

LIVRES



Le roman québécois Page D 3
Le feuilleton Page D 5
Agenda culturel Page D 6
Grille télé du week-end Page D 7



Thomas Corriveau Page D 9
Formes Page D 10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 MARS 1997

Sylvain Chomet

Entre Hercule et Léon

Le scénariste français Sylvain Chomet vit au Québec depuis 1995 où il travaille dans le cinéma d'animation et la bande dessinée avec son comparse de longue date, le dessinateur Nicolas de Crécy. Ensemble, ils viennent de publier chez Casterman *Laid, pauvre et malade*, la suite de *Léon la came*. Il a aussi à se promener entre Montréal et Hollywood car ses services ont été retenus par la compagnie Disney.

DENIS LORD

Le dernier album a été couronné de plusieurs prix en Europe, dont le René Goscinny 1996, accordé au meilleur jeune scénariste. Avec une histoire riche, d'une rare puissance émotionnelle, un dessin expressionniste rappelant l'esthétique de Munoz, *Léon la came* était certes un des albums remarquables de la décennie. On y racontait l'initiation sentimentale de l'hypermensible Gégé par son grand-père Léon Houx-Wardiougue, anarchiste et aventurier extirpé de la jungle amazonienne pour revamper l'image défailante de l'industrie cosmétique qu'il avait naguère fondée.

Malgré ses qualités, *Laid, pauvre et malade* n'atteint pas l'envergure de son prédécesseur. Faut-il l'imputer à la quasi-absence du savoureux Léon ou au fait que cet album et sa suite, troisième et dernier épisode provisoirement intitulé *L'Aube des commandés*, constituaient un tout à l'origine? Gégé, vieilli de dix ans, le cerveau lavé par un «manuel du savoir-viver», se met en tête de devenir un gagnant. Élu maire d'un village, il assoit son pouvoir et sa fortune en propageant la crainte d'un cochon aussi gigantesque qu'imaginaire et destructeur, baptisé la «bête à deux groulx». Plutôt rigolo quand on songe à notre chanoine, autre épouvantail que d'aucuns s'emploient actuellement à dépailer.

Le cochon prend figure de symbole: à la fois tirelire, cheval de Troie par où s'introduit le capital mondial dans le paisible village et référence au sanglier d'Obélix, devenu métaphore d'un certain immobilisme de la bande dessinée. La mini-série *Léon la came* témoigne de la révolte des auteurs contre la sclérose du neuvième art et porte une charge féroce contre le néolibéralisme. «Dans les années 80, il y a eu des expériences graphiques vraiment intéressantes mais beaucoup de lecteurs ne s'y retrouvaient pas, ils avaient envie qu'on leur raconte des histoires. D'un autre côté, il y avait la bande dessinée classique, l'héroïc fantasy et les grandes séries historiques, assez pénibles finalement. Nicolas et moi avions arrêté de dessiner; ce qu'on voyait dans les librairies nous faisait chier. Nous avons commencé Léon la came plus animés par le dégoût du médium que par l'amour, avec l'envie de faire quelque chose de différent, de se foutre de la gueule du milieu de la bd et de l'idéologie ambiante de la France des années 80, le côté battant, néolibéral de gauche de l'époque Mitterrand.»

Cette critique cinglante du conformisme artistique et du mercantilisme n'empêche pas Chomet de prêter son

VOIR PAGE D 2: CHOMET



L'écriture des sens

«J'écris pour cesser de savoir et pour commencer d'apercevoir et de sentir»

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Nous nous sommes rencontrés en ville, «au milieu des porteurs d'opinions et de microbes», comme il dit. C'est plutôt à la campagne qu'il aurait fallu se retrouver. Car c'est là, dans son refuge de Sainte-Cécile de Milton, sous la pluie ou sous le soleil, au milieu des chiens, des chats et des tourterelles, que Robert Lalonde, l'écrivain, le «professeur d'espérance», nous donne rendez-vous dans *Le Monde sur le flanc de la truite*, un recueil de «notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire» paru cette semaine aux éditions du Boréal.

Dans ce livre d'une extrême densité que l'on traverse comme on traverse une rivière, emporté par l'écriture ardente, abondante et torrentielle de Lalonde, l'écrivain nous invite à l'accompagner dans ses promenades. Là, dans cette nature qui lui est si chère, nous alternons entre le paysage extérieur et son paysage intérieur. Au fil des pages, nous partons à la dérive. On se perd et on se retrouve avec ses compagnons de route, tous ces auteurs qu'il a toujours portés en lui, tous ces écrivains qui lui soufflent sur l'épaule depuis qu'il est entré en littérature. Il y a Jean Giono — «celui qui m'a donné la permission d'écrire» —, Flannery O'Connor, Gabriel Garcia Marquez — «Écrire, c'est retrouver ses noyés et les tirer de l'eau» —, Colette, John Steinbeck, Danièle Sallenave — «toute chose racontée est une chose sauvée» —, Gabrielle Roy, Barry Lopez, Montaigne et Christian Bobin — «Écrire, c'est se perdre au profit de ce qu'on voit».

L'entreprise échappe à toute classification. Le livre n'a rien d'un savant et froid collage de citations. Il ne s'agit pas non plus ni d'un guide à l'intention de

VOIR PAGE D 2: LALONDE

PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LIBERTÉ

PROSE
René Laperrière
Gilles Marcotte
Nancy Huston
Nadine Ribault
Katherine Caron

POÉSIE
François Hébert
Aimée Clément
Peter Nim
Yong Chung
Nadine Ribault
Christine Palmieri

DÉBAT
Bernard André
Marc Angenot

229

NEW YORK

du thé

trois cloches

deux lettres

la Bataille des Plaines d'Abraham...

LIBERTÉ 229

février 1997 172 pages 6\$

En vente partout où on aime les livres

LIVRES

LALONDE

Comme le courant d'une rivière

SUITE DE LA PAGE D 1

jeunes écrivains. Quoique... Les auteurs, compagnons nocturnes de Lalonde, y défilent en totale harmonie. Ils viennent tantôt renforcer, tantôt guider le propos.

En s'y attardant, le lecteur a l'impression de pénétrer dans l'intimité de Robert Lalonde. On croit parfois qu'il nous fait la conversation. On croit aussi lire une longue entrevue, comme celles qu'on voudrait lire dans les journaux... si l'espace le permettait! C'est aussi une sorte de pied de nez, aussi, aux médias électroniques qui vous évacuent cinq ans de travail en cinq minutes. Au suivant! Aussi, et surtout, on éprouve la sensation de lire la suite de l'œuvre de Lalonde. *Le Monde sur le flanc de la truite* ajoute à l'œuvre et livre la suite du *Petit Aigle à tête blanche* ou de *Où vont les sizerins flammés en été?*

Le livre n'obéit à aucun plan précis. Il est «mouvant et incompréhensible comme le courant d'une rivière», pourrait-on dire en paraphrasant l'auteur.

«J'ai accepté ma complexité. J'ai, depuis longtemps, renoncé à l'espoir d'être totalement compréhensible à moi-même, à toute tentative de simplification», s'explique-t-il. J'ai compris, écrit-il dans *Le Monde sur le flanc de la truite*, «[...] que je suis absent, souvent, je veux dire. Que je suis compassé, compulsif, compensatoire, compliqué. J'écris, alors je sais. Il y a belle lurette que j'ai oublié mon pauvre et indigent grand rêve de sainte simplification. L'univers est tressé de mille millions de mystères entrelacés [...].»

Il raconte ainsi sa démarche. «Je n'ai pas écrit un livre. J'ai écrit pendant un an, en me faisant plaisir. On a décidé ensuite d'en faire un livre. En réfléchissant sur l'art d'écrire et de lire, j'ai ressorti quelques notes qui me servent parfois quand je donne des ateliers d'écriture ou des conférences. Trop souvent, les jeunes écrivains conceptualisent plutôt que d'écrire. Je crois que l'écriture doit être plus une approche d'artiste que d'intellectuel. L'écrivain doit accepter une série de contradictions. C'est un flâneur circospect. Il est à la fois détendu et crispé, attentif et distrait, intense et détaché, capable à la fois de se ramasser et de se détacher. J'étais quelque peu bloqué après *Le Petit Aigle à tête blanche* [prix du Gouverneur général 1994 et prix France-

Québec 1995]. Ce retour aux sources de l'acte d'écrire m'a en quelque sorte débloqué, relancé.»

L'écriture, nous dit Robert Lalonde doit être une affaire de sens. S'il fallait ne retenir qu'une leçon de son livre, n'en sortir qu'une phrase, ce serait ceci: «J'écris pour cesser de savoir et pour commencer d'apercevoir et de sentir.»

Il faut écrire avec tout son corps, nous répète l'écrivain, «lutter amoureusement avec les phrases». Flannery O'Connor vient le conforter: «Écrire n'est pas, à mon sens, une simple discipline, encore que c'en soit une; c'est plutôt une certaine façon de regarder le monde, la réalité, et aussi l'art de faire usage de ses sens afin de déchiffrer le mieux possible la signification des choses.»

Lalonde renchérit: «J'écris pour VOIR, c'est bien sûr. Pour chasser les mauvais mystères de la nuit, pour faire un printemps du matin. J'écris pour naître, encore, toujours. Par l'attention neuve, m'absenter de moi.» Il cite plus loin Flaubert qui écrivait: «Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps.»

Pour Robert Lalonde, écrire demeure une affaire de présent. «J'aime écrire. Je n'aime pas "avoir écrit".» Voilà pourquoi il s'est déjà remis à ses vieux cahiers dans l'espoir d'accoucher d'un nouveau roman.

LE MONDE SUR LE FLANC DE LA TRUITE

Robert Lalonde
Boréal, Montréal, 1997, 193 pages



Chomet ne se cache pas d'avoir signé avec Disney pour l'argent mais il y glanera aussi une expérience exceptionnelle qui lui servira pour ses futurs projets en animation au Québec.

CHOMET

Les portes ouvertes d'un paradis artificiel

SUITE DE LA PAGE D 1

talent à la compagnie Disney. Il vient d'être engagé pour scénariser un long métrage sur les aventures de Hercule. La présentation de son premier dessin animé, *La Vieille Dame et les pigeons*, coproduction anglo-franco-québécoise, lui a ouvert les portes de ce paradis artificiel qui fait rêver bien des animateurs. «J'ai été étonné de leur accueil parce que c'est vraiment à contre-pied de ce que fait Disney. J'ai travaillé quatre jours à Los Angeles et c'était intéressant de voir la façon dont ils élaborent un film. J'avais l'impression d'être sur la planète Mars! Il y avait des gens du développement, des sortes d'administrateurs qui apportaient des idées complètement nulles et qui tenaient à les vendre, et quand tu apportais une bonne idée et qu'ils étaient contents, c'était toujours la leur. Je comprends pourquoi les films américains sont si creux et manquent de per-

sonnalité. Ils trouvent une carcasse avec un sens et ensuite ils la remplissent avec de l'action et des cascades.»

Chomet ne se cache pas d'avoir signé avec Disney pour l'argent mais il y glanera aussi une expérience exceptionnelle qui lui servira à ses futurs projets en animation au Québec. *La Vieille Dame et les pigeons* n'a pas encore été diffusé ici mais la réalisation de deux autres épisodes devrait s'amorcer en 1998. «J'ai envie de travailler avec la plupart des gens de l'équipe de *La Vieille Dame* et je crois que c'est réciproque. J'aimerais relancer le film d'auteur au Québec, qui est un peu en train de se casser la gueule. Frédéric Back ne fait plus de films et l'ONF va bientôt fermer. Les seules choses qu'on aura au Québec, ce sera des séries télévisées, et au niveau de la qualité, ce n'est enthousiasmant pour personne. Je trouve ça dommage parce qu'il y a vraiment une sensibilité propre au Québec.»

LA VIE LITTÉRAIRE

Lanctôt et l'humour

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Les Québécois n'en ont que pour l'humour, c'est connu. Plus de 70 % des spectacles présentés sur les différentes scènes du Québec au cours de la dernière année l'ont été par des humoristes. Le phénomène gagne maintenant le monde du livre. Lanctôt éditeur et l'École nationale de l'humour ont annoncé cette semaine qu'ils créeront et animeront conjointement une collection vouée à la publication de livres d'humour.

Un premier livre paraîtra à la fin du mois d'avril. Il s'agira d'un recueil rassemblant les nouvelles et récits de 11 humoristes parmi lesquelles on retrouvera Guy A. Lepage, Yves Pelletier, Dominique Lévesque, Serge Grenier et Pierre Légaré. L'ouvrage s'intitulera *On est onze*.

«L'automne prochain, on publiera un ouvrage rassemblant les textes et monologues des spectacles donnés par Yvon Deschamps depuis 30 ans», a dit l'éditeur Jacques Lanctôt.

La nouvelle collection «Humour», précise Lanctôt, comprendra trois volets. Dans «Humour/sans farce», on accueillera des essais et études sur l'humour et ses différentes manifestations. Le volet «Humour/fiction» fera place aux recueils de nouvelles, récits, romans, parodies de livres pratiques et bandes dessinées. Le volet «Humour/spectacle», enfin, proposera aux lecteurs des textes de spectacles donnés par des humoristes québécois.

«L'édition de ces textes humoristiques leur assurera une certaine pérennité et une meilleure compréhension, allant même jusqu'à favoriser l'étude par certains groupes d'étudiants», ajoute l'éditeur.

L'École nationale de l'humour, précise-t-il, n'a plus de lien avec le Musée Juste pour rire.

L'identité culturelle, source de conflits?

Comment la nationalité, la langue, la religion et l'art influencent-ils notre

conception de l'identité culturelle?

C'est ce que cherchaient à savoir Marcos Ancelovici, journaliste et étudiant au doctorat en sociologie à l'Université de Boston, et Francis Dupuis-Déri, romancier, étudiant de doctorat en science politique à l'Université de Colombie-Britannique, en interrogeant Lise Bissonnette, Neil Bissonnath, Alain Finkielkraut, Liah Greenfeld, Marek Halter, David Homel, Jean Larose, Amin Maalouf, Philip Resnick, Georges E. Sioui et Charles Taylor. Les deux jeunes intellectuels lanceront cette semaine *L'Archipel identitaire* (éditions du Boréal), un recueil de leurs entretiens. L'événement aura lieu le mardi 11 mars, à 19h, à la librairie Olivieri (5200, rue Gatineau). À cette occasion, une table ronde autour de la notion d'identité culturelle réunira la romancière et directrice du Devoir, Lise Bissonnette, le romancier et professeur de traduction David Homel, le romancier et professeur en sciences de l'éducation Emile Ollivier et le philosophe Charles Taylor. Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri animeront la discussion. Réservations: (514) 739-3639.

Des livres et des hommes

Le Centre communautaire des gays et lesbiennes de Montréal (CCGLM) annonce la tenue d'une série de rencontres regroupées sous le thème «Des livres et des hommes». Les rencontres, précise le communiqué du CCGLM, «ont pour but de mieux faire connaître les auteurs qui écrivent la littérature homosexuelle d'aujourd'hui». L'écrivain et critique Pierre Salducci recevra chaque mois un auteur qui viendra rencontrer ses lecteurs et répondre à leurs questions. Pierre Salducci recevra tour à tour Pierre Manseau (19 mars), Paul-François Sylvestre (16 avril), Alain Bernard Marchand (21 mai) et Pierre Samson, auteur du *Messie de Bélem*, paru aux Herbes Rouges (18 juin). Les rencontres auront lieu à la salle L-1438 de l'édifice Lafontaine (1301, rue Sherbrooke Est). Informations: (514) 528-8424.

LIVRES ET MÉDIAS

Télé. À Sous la couverture, présentée demain à 16h à Radio-Canada, l'équipe reçoit Robert Lalonde, pour *Le Monde sur le flanc de la truite*; il sera question de quatre livres consacrés à Schubert, d'une biographie de Marie Stuart par Philippe Erlanger, de *L'Information* de Martin Aims; Jean Fugère, enfin, parle de beaux livres consacrés aux cigares.

À Plaisir de lire, à Télé-Québec, demain à 20h, Danièle Bombardier reçoit Daniel Pennac qui sera à la fois l'écrivain et le lecteur.

Radio. À midi trente aujourd'hui, sur les ondes de CIBL, Robert Char-

trand accueille Gilberto Flores Patino pour son ouvrage *Les Contes de mon père*. La rencontre se déroule à la librairie Garneau de la rue Fleury à Montréal.

À Dimanche Magazine, à la radio AM de Radio-Canada, Ginette Lamarche s'entretient avec Jacques Véron à propos du livre *Le Monde des femmes - Inégalités des sexes, inégalités des sociétés*. L'entretien aura lieu vers 10h35.

L'émission *Le Temps perdu*, de Stéphane Lépine, présentée demain à 15h à la radio FM de Radio-Canada, est consacrée à Stendhal.

Serge Bureau



Au-delà des tabous et des croyances, la mort est ici apprivoisée dans ce qu'elle a de plus obscur, de plus mystérieux. Une vingtaine d'entretiens avec des personnalités comme Michel Vovelle, Dominique Fernandez, André Comte-Sponville... permettent de mieux saisir les différentes attitudes face à la mort.

«La publication de ces entretiens constitue une initiative qu'il faut saluer autant pour les lecteurs curieux de la mort que pour ceux responsables de leur vie.»

Robert Saletti, *Le Devoir*

AUJOURD'HUI, LA MORT

304 pages 25,95\$

Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

FIDES



Pourquoi l'identité culturelle est-elle source de conflits politiques?

Y a-t-il encore une culture nationale?

À l'occasion de la parution du livre *L'Archipel identitaire*, recueil d'entretiens réalisés par Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, la LIBRAIRIE Olivieri et les Éditions du Boréal sont heureuses de vous inviter à une table ronde autour de la notion d'identité culturelle.

PARTICIPANTS

LISE BISSONNETTE, romancière et directrice du quotidien *Le Devoir*
DAVID HOMEL, romancier et professeur de traduction, Université Concordia
ÉMILE OLLIVIER, romancier et professeur en sciences de l'éducation, Université de Montréal
CHARLES TAYLOR, philosophe, Université McGill

ANIMATEURS

MARCOS ANCELOVICI, journaliste, candidat au doctorat en sociologie, Université de Boston.
FRANCIS DUPUIS-DÉRI, romancier, candidat au doctorat en science politique, Université de Colombie-Britannique

Le mardi 11 mars 1997

19 h

à la LIBRAIRIE Olivieri

5200, rue Gatineau (métro Côte-des-Neiges)

R.S.V.P.: 739-3639

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

UNE ÉPOPÉE EN AMÉRIQUE

Une série télévisée extraordinaire qui nous incite à aller plus loin

Jacques Lacoursière

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC



TOME 1

Des origines à 1791



TOME 2

1791 à 1841



TOME 3

1841 à 1896

29 \$ chacun

SEPTENTRION

1300, avenue Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur: (418) 527-4978

L I V R E S

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Le sexe des anges

LE RÊVE

Roger Des Roches
Les Herbes Rouges, Montréal, 1997, 77 pages

LE PIED DE SAPHO

Conte érotique
Anne Claire
Éditions Trois, Laval, 1996, 191 pages

Si les anges avaient un sexe — mieux: s'ils en avaient deux — et que Dieu décidait du coup (du coup?) d'être moins rabat-joie, ces heureux messagers folâtraient sans doute dans l'espace galactique, de bouches en sucres en orifices, prêchant le bon exemple aux Terriens que nous sommes.

C'est le genre de miracle que fabrique la pensée lorsqu'elle navigue en (relative) liberté, dans l'écriture ou dans le rêve, là où rien n'est impossible. Le genre de miracle que l'on croit tout à coup arrivé dans *Le Rêve*, deuxième roman de Roger Des Roches, écrivain peu connu (né en 1950), tout de même l'auteur d'une vingtaine de recueils de prose et de poésie (dont *La Réalité*, Grand Prix littéraire du Journal de Montréal 1994) et d'un précédent roman, *La Jeune Femme et la Pornographie*, dont l'écriture, mais sans doute aussi l'impudeur exceptionnelle, tel que le qualifie l'éditeur, a charmé la critique.

Un discours direct

Ici aussi, une queue s'appelle une queue, et le reste ne s'embarrasse pas davantage de ces petits mots mignons destinés à mieux faire passer la pilule. «Au-dessus de la culotte, la raie des fesses bée, plonge, et soupire. On pourrait y verser son âme entière.» «Comme entre des cousins de soie fraîche, Viateur coïncide sa queue, droite, entre les fesses fraîches de Brigitte. Si la femme rousse souhaitait qu'il l'enculât, elle le lui demanderait.» On ne peut plus clair. Et superbement écrit, ce qui explique sans doute en grande partie pourquoi le roman se laisse si bien prendre et pourquoi on le traverse en pensant souvent la même chose que Viateur, le personnage principal, tout au long de ce rêve dont témoigne le roman et où il est donné en pâture au plaisir: «Ce serait si bon!»

Sont-elles des anges, les femmes qu'il croise dans les différentes pièces de l'espace de magasin que traverse l'homme en rêve? On serait tenté de le croire tant elles n'ont pas une once de mauvais sentiments, tant elles sont offertes à l'autre mais indépendantes, capables de se suffire à elles-mêmes (ce n'est pas qu'une façon de parler...), séduisantes sans être coquettes, baiseuses dans l'âme, et non dans l'excitation que leur procurerait quelque mise en scène ou le spectre de l'interdit. Et la «chose» qui flotte au-dessus du lit du rêveur et de sa compagne (livrée comme lui à la douceur d'un rêve qui n'est pas sans rapport avec celui de son amour), fantôme indécidable, à la fois témoin et directeur du film où s'ébrouent ses créatures, fait à tout le moins penser à un Dieu qui serait dans un bon état d'esprit.

On aura compris que *Le Rêve* est un roman érotique qui tient davantage de Sade, sans le sadisme, que de Lili Gulliver. Dans des phrases ciselées, qui font bon usage de tirets et de parenthèses, Roger Des Roches questionne d'une part la structure même du rêve: «De petite pièce en petite pièce où il n'y avait jamais personne. [...] Viateur se dit que chacune, tel un emprunt à une langue étrangère,

faisait partie d'une phrase. Comment devait-on la lire? Comment pouvait-on l'écrire?» Le plus souvent, d'autre part, ce sont les contours du plaisir et ceux du désir qu'il cherche à cerner; leur opposition, et leur rapport avec les jeux de pouvoir qui fondent le couple.

«Qui rend la peau de l'autre plus douce qu'elle ne l'était au départ? Existe-t-il une différence réelle, dans le règne des sensations, entre pénétrer et être pénétré? Entre avaler et être avalé? Quand un corps se fond dans l'autre ou fond sur l'autre, qui de vous deux devient l'autre plus que l'autre lui-même?»

Judicieuses questions auxquelles *Le Rêve* nous donne à réfléchir avec plaisir...

Julie
Sergent

♦ ♦ ♦

Il y a miracle
lorsque
la pensée
navigue
en liberté
dans
l'écriture
ou dans
le rêve

C'est un roman érotique vraisemblablement plus classique qui paraît aux éditions Trois sous la plume de Anne Claire. *Le Pied de Sappho* est le récit de l'initiation érotique et amoureuse d'une jeune fille par sa tante.

Fille d'un écrivain-philosophe qui n'aurait pas détesté en faire l'objet de son plaisir et d'une mère prude qui rêve d'arracher son enfant aux regards lubriques de tous les hommes, la petite Sappho est l'héroïne toute choisie de ce conte où, comme il est d'usage, débauche et vertu se disputent la part belle.

Lorsqu'elle est recueillie par sa tante Salomé, tenancière de bordel qui espère faire de sa nièce la déesse de La Porte des Anges, Sappho ne rechigne pas à apprendre les rudiments du métier mais adopte rapidement, au désespoir de ses sœurs, le rêve d'aimer et d'être aimée d'un seul homme. Multipliant les scènes où tantôt la langue fend «les grandes lèvres de la fleur», où tantôt «la flûte enchantée» rencontre le «vallou fiévreux» et «la divine ouverture», *Le Pied de Sappho* serait relativement sans surprise si ce n'était de ce pied, justement, qui termine la jambe gauche de la belle, et qui est, miracle suprême, affublé d'une vulve. Objet de l'adoration de tous, des hommes comme des femmes, du curé qui offre de l'exorciser au gourou qui offre de la pénétrer, l'excroissance de Sappho est un morceau de choix dont la tante Salomé n'entend pas se départir. D'autant que la patronne est, avec ses anges, particulièrement friande des plaisirs

lesbiens: «Il n'y a vraiment que les femmes qui ont le don des caresses savantes, résume l'une [...]. Rares sont les hommes habiles en amour. Ils ne veulent que recevoir. Ils cherchent éternellement le sein de leur mère. La déception t'attend avec l'homme, Sappho. Tandis qu'avec nous...»

À La Porte des Anges, bien que baignant davantage dans les amours au féminin, c'est un peu Histoire d'O et Contes à faire rougir les petits chaperons (Jean-Pierre Enard, 1987, en folio) qui sont quotidiennement joués. Beaucoup d'amours homosexuelles au parfum d'inceste et de torture, de fantasmes masculins traités tantôt sous l'angle macabre, tantôt sous le ridicule, d'histoires connues servies à la sauce érotique (le loup mangeant la grand-mère et le Petit Chaperon noir...) sont ici racontés dans un enchaînement de scènes auxquelles Sappho se prête d'abord en automate avant qu'elle n'évalue les avantages suffisamment délicieux pour oublier ses visions d'amour monogame, voire pour jurer qu'on ne l'y prendra pas.

Alors que *Le Rêve* de Roger Des Roches en appelle aux sensations tout autant qu'à la pensée, célébrant de sa belle écriture le plaisir tous azimuts sans pour autant dénigrer la relation amoureuse plus commune, *Le Pied de Sappho* est surtout un divertissement érotique, un hommage à Aphrodite, et à Sappho en particulier.

À chacun sa façon d'être aux anges.

ESSAIS

Alain Peyrefitte en Chine

LA CHINE S'EST ÉVEILLÉE

Alain Peyrefitte
Éditions Fayard, Paris, 1996
405 pagesJOCELYN COULON
LE DEVOIR

Il y a vingt-cinq ans, Alain Peyrefitte publiait *Quand la Chine s'éveillera...* le monde tremblera, reprenant ainsi un mot de Napoléon. Le livre a connu un succès mondial. On écrivait, à l'époque, que Peyrefitte avait fait pour la Chine ce que Cuvier avait fait pour la Russie ou Tocqueville pour l'Amérique. L'hommage était amplement mérité puisque l'ouvrage dressait un bilan implacable mais juste de l'ère maoïste et de la Révolution culturelle.

Avec son nouvel ouvrage, l'ancien ministre du général de Gaulle, devenu académicien et journaliste au Figaro, boucle la boucle mais de bien mauvaise façon. La Chine s'est éveillée prolonge les perspectives esquissées dans son premier bouquin en mettant l'accent sur le développement incroyable et fulgurant de ce vaste pays. Malheureusement, Peyrefitte a beau nous donner à lire quelques descriptions sur les nouvelles villes-Manhattan, les grands projets d'infrastructures et l'appétit des Chinois pour l'enrichissement individuel, on reste sur sa faim. On aurait aimé qu'il nous offre plus de détails, plus d'analyses en profondeur de ce prétendu miracle asiatique. Quant à la démocratie et aux droits de l'homme, Peyrefitte en appelle à l'explication culturaliste pour se montrer compréhensif envers les choix du gouvernement actuel.

En fait, ce livre est plus la chronique d'Alain Peyrefitte en Chine qu'un ouvrage sur ce pays. On voit l'auteur partout discuter avec les grands et, parfois, les petits, visiter les hôtels et les colloques, arpenter les halls d'entrée et les couloirs du pouvoir. L'auteur insiste constamment sur le fait qu'à chacune de ses rencontres avec les dirigeants chinois, la télévision est là et que de nombreux extraits de ses conversations sont diffusés en tête de journal. C'est d'un ennui mortel.

La première puissance

Sur le fond, Peyrefitte nous apprend que la Chine étonne le monde par sa forte croissance économique et par l'incroyable stabilité de son régime et de ses institutions politiques. Elle sera au prochain siècle la première puissance économique du monde. Prenez garde, écrit-il. Son argumentation tourne essentiellement autour de deux idées maitresses: la Chine a inventé l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon,



seul à être tombé dans le panneau de «la menace chinoise», ce mythe stupide qui fait tourner la tête à de nombreux Occidentaux depuis des siècles. Un mythe qui a la vie dure, étant donné l'ignorance de nos commentateurs sur la Chine.

La Chine n'est pas encore en mesure de rassembler les instruments de la puissance qui en ferait une concurrente sérieuse des États-Unis. Elle est une grande puissance, certes, mais elle ne fera jamais «peser son hégémonie aux quatre coins du monde». Oui, la Chine s'est éveillée mais cela ne sera pas un cauchemar pour nous.

LE DRAGON ET LA MER

Frédéric Lasserre
Éditions Harmattan, Montréal, 1996,
320 pages

La Chine n'est pas seulement une puissance économique ou démographique. C'est aussi une puissance militaire qui a des ambitions géopolitiques. Ainsi, en mer de Chine du Sud s'étirent trois archipels de petites îles tropicales qui font l'objet d'une âpre lutte entre une demi-douzaine de pays asiatiques. La Chine est le joueur le plus agressif. À coups de déploiements de force brutaux et de petits pas lents, l'armée chinoise a occupé les îles Paracels et Spratleys, jetant le trouble dans cette mer chaude. Frédéric Lasserre, consultant pour le gouvernement du Québec, analyse avec précision et minutie les forces en présence et l'importance des enjeux. Rare ouvrage en français sur la question, il a le grand mérite de poser des questions essentielles sur la sécurité dans cette région du monde. L'auteur se demande si la mer de Chine du Sud sera un des points chauds du XXI^e siècle. L'avenir le dira.

Genèse poétique

En hommage à Gaston Miron

Par un beau jour d'avril 1979, je me rendais chez Gaston Miron. Ma fille Miléna, cinq ans, cheminait à mes côtés. Soudain, dans le désordre de notre conversation, elle me demanda: «Comment c'est quand on est morts?»

Nous étions rue Roy, angle Drolet. Embarrassé par la question, je lui demandai:

— Te souviens-tu comment était la vie avant ta naissance?

— C'est impossible, je n'étais pas née.

— Eh bien! c'est peut-être la même chose après la mort.

Reformulant ma pensée, l'enfant conclut tout naturellement: «Parce qu'après, c'est comme avant.»

En arrivant chez Gaston, je lui racontai l'histoire. Il m'écouta, faisant aller ses maxillaires comme pour mieux la digérer. Il alla à son bureau et écrivit: «Parce qu'après c'est comme avant.»

Très concentré, il alla et vint dans le long appartement. Puis, il revint s'asseoir à son bureau. Debout derrière lui, je lisais en même temps qu'il écrivait.

«Le froid, l'effroi, je connais ces mots. Ils ne sont pas des mots.

C'est cela qui tourne.

Depuis le sang fortuit de naître.

Il n'y a rien, tout à jamais est déjà.

Parce qu'après c'est comme avant.»

Le poème esquissé, nous nous levâmes et allèrent prendre notre café quotidien. Pendant plus de deux heures, nous avons parlé de la mort sans nous entendre vraiment. Gaston

mit fin à la conversation en me disant: «Il n'y a qu'une seule chose dont je suis sûr, c'est que, lorsque je serai mort, je ne verrai plus jamais Emmanuelle.»

C'est en relisant *L'Homme rapaillé*, dans son édition de luxe, que j'ai lu, page 160, le poème calligraphié dans son intégralité:

«Le froid, l'effroi, je connais ces mots. Ils ne sont pas des mots. C'est cela qui m'emporte depuis le sang fortuit de naître vers la mort qui n'est pas le passage il faut le trouver maintenant.

Puis rien. L'éternité a eu lieu.

Il n'est de passage que de l'espèce parce qu'après c'est comme avant (1) (1) dit Miléna Girardin.»

Depuis le 21 décembre dernier, plus rien de l'ami et de l'éditeur. L'éternité est entre nous.

Robert G. Girardin
Écrivain

FINALISTE DU PRIX TRILLIUM 1996

ALAIN BERNARD MARCHAND
Tintin au pays de la ferveur

126 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / ESSAI

vlb éditeur

«Dans son essai, [Michel Dorais] remet [...] les pendules à l'heure. [...] Son talent de vulgarisateur n'est plus un secret pour personne.»

La Presse

«Reprenant une méthode éprouvée dans ses ouvrages précédents, [...] Michel Dorais [...] interroge la manière dont ces victimes masculines construisent, tant bien que mal, leur identité, leur soi.»

Robert Saletti, *Le Devoir*

«[Michel Dorais] nous présente ici le premier livre en langue française sur les abus sexuels impliquant des garçons.»

Magazine, RG

Ça arrive aussi aux garçons
L'abus sexuel au masculin
240 pages 19,95 \$

LIBRAIRIE
HERMÈS

Depuis 1976

de 9h à 22h
362 jours par année1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

F911.203

MICHEL
DORAIS

Prix Québec-Paris

Francine D'Amour

Presque rien

roman

«Presque rien va plus loin, arrivant à la hauteur de certains des meilleurs livres que je lis ici depuis bientôt quatre ans.»

Jacques Allard, *Le Devoir*

«[...] une écriture dont le pouvoir de suggestion permet de faire l'économie du déjà-dit.»

Réginald Martel, *La Presse*

«Presque rien, un roman comme un carrousel, comme une belle mosaïque de destins entrelacés.»

Marie-Claude Fortin, *Voir*

«C'est vraiment très réussi.»

André Brincourt, membre du jury du Prix Québec-Paris

FRANCINE D'AMOUR
PRESQUE RIEN

276 pages • 19,95 \$

Boréal

Qui m'aime me lise

LIVRES

LES PETITS BONHEURS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Du côté de chez Candide

VOLTAIRE LE CONQUÉRANT

Naissance des intellectuels au siècle des Lumières
Pierre Lepape
Le Seuil, collection «Points»
Paris, 1997, 443 pages

Vatican afin d'accéder enfin à l'Académie qu'il ne peut résister à publier des écrits qui le mettront dans l'embaras. Il a mis beaucoup de temps à vieillir. La sagesse qui, dit-on, vient avec le grand âge s'est fait attendre dans son cas.

On connaît Pierre Lepape pour son feuilleton littéraire du Monde. Je ne manque jamais de lire sa chronique hebdomadaire dans laquelle je retrouve une rare acuité de vision et une culture vivante, plurielle.

Son Diderot, paru en 1991, était remarquable, suivant de près l'ouvrage définitif d'Arthur M. Wilson. L'essai qu'il consacre à l'auteur de Zadig présente tout autant d'intérêt. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas d'une biographie mais bien d'un essai sur le rôle social des écrivains et de la littérature au XVIII^e siècle. Le livre de référence en ce qui a trait à la vie de Voltaire, on le sait, est publié sous la direction de René Pomeau, sous le titre de Voltaire en son temps, et comporte cinq tomes. Curieusement, il est publié à Oxford par la Voltaire Foundation.

Même en un pays, le nôtre, où l'on se contente souvent de vilipender notre auteur en rappelant sa malencontreuse boutade, «les arpens de neige», on ne devrait pas faire l'impasse sur l'étude passionnante de Pierre Lepape. Je mets au défi quiconque s'intéresse à l'histoire littéraire de ne pas le lire goulément.

Est-il possible d'aimer Voltaire? Probablement. Mais non sans difficultés. Car l'homme est d'une redoutable rouerie. Prêt à jouer la carte de la religion ou de l'irréligion, flatteur quand l'occasion le demande, menteur comme cent diables, Voltaire a su à l'occasion courir des risques.

Les mouvements contradictoires

Cette vie fort occupée est fertile en mouvements contradictoires. A peine Voltaire a-t-il multiplié les lettres au

A vrai dire, celui qui deviendra le patriarche de Ferney n'est habile que par intermittences. Il joue au jeu de la réussite sociale mais aussi à bien d'autres divertissements. Comme s'il voulait constamment vérifier jusqu'où il peut aller. Pour voir.

Ses relations avec le roi de Prusse, Frédéric II, sont à ce chapitre fort révélatrices. Pour le séduire, Voltaire est prêt à tout. Il accepte de tenir à sa cour un poste plutôt insignifiant, à être même à certains moments une sorte de bouffon. Mais Voltaire n'est pas dupe. Comme le rappelle Pierre Lepape: «On change de système de référence: ce n'est plus de Dieu que Frédéric déclare détenir sa légitimité, mais de l'humanité dont il est chargé de faire le bonheur. Et dans ce nouveau ciel du pouvoir, l'écrivain, le philosophe, le savant, l'intellectuel, dirait-on aujourd'hui, sont désignés comme experts en matière d'humanité et de bonheur.»

On assiste évidemment à l'ascension d'une classe sociale inconnue jusqu'alors. L'écrivain n'est plus un courtisan qui ne peut écrire que s'il a obtenu la caution royale. A la métamorphose aussi d'un écrivain (Voltaire) qui commence par être dramaturge pour devenir ensuite historien et philosophe. Quand il en a le temps, il écrit des contes qu'il tient en piètre estime. Il ignore qu'ils deviendront son gage d'immortalité.

Une correspondance brillante

Hélas, on ne lit pas assez sa correspondance, l'une des plus brillantes de toute la littérature française. Si on passe outre au fatras que constituent ses lettres adressées aux grands de ce monde et qui trop souvent sont d'une rare condescendance, on est à même de lire une prose toute de primesaut,

PIERRE LEPAPE VOLTAIRE LE CONQUÉRANT



Gilles Archambault

Combien d'écrivains depuis n'ont-ils point tenté d'imiter Voltaire?

vive, malicieuse, allusive. Je fais mon miel depuis longtemps de cette phrase lue à 30 ans et des poussières: «Je ferais une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme à un homme aimable.» Et si la correspondance parue dans La Pléiade en 12 volumes est un luxe excessif, dont je me suis rendu coupable, il n'empêche qu'en ouvrant ces volumes au hasard, je tombe souvent sur les perles les plus étonnantes. On peut lire la correspondance d'un écrivain pour s'instruire au sujet de son cheminement. Il arrive parfois que l'on reçoive en plus le don d'une prose jubilatoire.

Mais il n'est pas besoin d'être touché par la grâce voltaïrienne pour dévorer cet essai. C'est de société qu'il est le plupart du temps question. Les lecteurs d'Édition et sédition de Richard Darnton connaissent les méandres du monde du livre au XVIII^e siècle. Pierre Lepape nous rappelle à quel point le commerce de l'imprimé était capricieux. On publiait à Amsterdam ou à Londres des livres que l'on reniait parfois en toute mauvaise foi, on les laissait circuler en France chez les libraires plus ou moins séditieux. On colportait les livres au risque de finir ses jours dans une geôle.

Pendant ce temps s'implantait une contestation permanente du pouvoir civil et ecclésiastique. Louis XV aurait pu voir dès le milieu du siècle que le règne de la royauté prendrait fin, mais il préférait fermer les yeux et entretenir une cour onéreuse et inutile.

Voltaire sera reçu en triomphe à Paris. On lui fera fête. Il n'empêche que sa mort sera l'occasion d'une querelle. Doit-on ou non le montrer à la foule qui s'est massée sous sa fenêtrée? L'Église est d'avis que non. C'est ainsi que le cadavre du grand homme sera emmené tout habillé dans une voiture qui le conduira à Ferney. L'embaumement se fera en cours de route. «L'important pour le pouvoir, écrit Lepape, est que, même mort, Voltaire quitte Paris et que ses obsèques ne soient pas l'occasion d'un nouveau couronnement.» Il est loin le temps où le jeune Voltaire, qui s'appelle toujours François-Marie Arouet, recevait la bastonnade. Il est devenu un conquérant, une force morale, un phare. Combien d'écrivains depuis n'ont-ils pas tenté de l'imiter?

Restent surtout la correspondance et les contes que l'on imiterait difficilement.

La culture du recyclage

RECYCLAGES

Économies de l'appropriation culturelle
Sous la direction de Claude Dionne, Silvestra Mariniello et Walter Moser
Éditions Balzac, Montréal, 1996, 350 pages

C'est un ouvrage sérieux paru l'automne dernier, soit avant le déluge selon les critères actuels de diffusion des livres, et qui, sauf erreur, n'a pas fait de bruit, ce qui pour un livre universitaire n'est pas la fin du monde. Mais tout de même. C'est un ouvrage collectif qui cache sous un titre trop descriptif une interrogation fondamentale sur les tenants et les aboutissants de la culture contemporaine. Mais le qualificatif «original» n'est peut-être pas de mise ici, vous allez voir pourquoi.

Recyclages est un essai sur l'appropriation culturelle, c'est-à-dire sur la manière dont les sociétés reproduisent et transforment des matériaux culturels déjà existants. Le terme «recyclage» dérive bien sûr de «cycle», suggère la circularité mais aussi un processus d'altération. Vocabulaire à connotation économique, temporelle (donc historique), technologique et, plus récemment, écologique, le recyclage est une activité en soi plutôt neutre, de l'ordre de la discontinuité (on déforme) aussi bien que de la continuité (on reforme).

Recycler n'est pas un phénomène nouveau, peu s'en faut. Ce qui l'est davantage, c'est que le recyclage, sous l'impulsion des nouvelles technologies de l'information et dans la logique actuelle de disponibilité presque totale des formes et des matériaux, a désormais envahi tous les pans de notre existence. Ce n'est pas un hasard si on parle maintenant du recyclage des personnes. L'humain semble devenu une ressource parmi d'autres.

L'intérêt du travail de Claude Dionne, Silvestra Mariniello et Walter Moser — tous associés, si je ne m'abuse, au département de littérature comparée de l'Université de Montréal, mais ce fait n'est curieusement jamais mentionné — est d'essayer de dégager les enjeux discursifs de la mutation sociale que nous vivons, de rendre compte d'un syntagme — le recyclage culturel — qui a une très forte valeur métaphorique en ces temps où les mégapoles croulent sous les déchets et où les brebis ont des noms, derniers remparts de leur distinction.

Déjà, en 1936, le philosophe Walter Benjamin évoquait le danger croissant d'une époque de plus en plus marquée par la reproduction mécanique des objets et des œuvres d'art. Que s'est-il passé depuis? Essentiellement ceci: les sociétés industrielles avancées (postmodernes) sont en train de liquider la modernité comme apparaissant la modernité avait liquidé les sociétés traditionnelles. La légitimité des sociétés traditionnelles reposait sur quelque chose d'extérieur, de surélevé, comme un dieu ou un roi; celle des sociétés modernes avait une origine intérieure (la raison individuelle, la subjectivité). Notre légitimité à nous serait plutôt douteuse, si l'on ne passe le jeu de mots.

Le nouvel ordre culturel

Nous vivons à l'ère du soupçon: c'est de cette manière que Lyotard parle de la postmodernité. Nous vivons le simple mais angoissant constat (post-kantien, sur le plan philosophique) que l'histoire universelle ne va pas néces-

sairement pour le mieux. Pensons à l'Holocauste et aux génocides du XX^e siècle (mais d'autres pensent plutôt que la démocratie, malgré tout, gagne du terrain à l'échelle mondiale). Tout a été dit, nous semble-t-il, on ne peut plus que réagencer ce qui a déjà été fait.

La technologisation des moyens de production et de reproduction est fulgurante. Qu'on pense que la photocopie d'un livre coûte nettement moins cher que son impression, qu'on songe au traitement électronique des textes, qu'on réfléchisse aux méthodes d'échantillonnage des documents sonores ou au traitement synthétique des images. Tout cela est de l'ordre du recyclage (et de l'ouverture des marchés internationaux aux produits recyclés). Le pastiche, la parodie, la citation sont devenus les moyens d'expression par excellence de ce nouvel ordre culturel. Dans les universités, les études littéraires (du moins nationales) ont d'ailleurs été supplantées par les études culturelles comme foyer des humanités.

Mais une fois admis le fait que nous vivons une culture du recyclage, de la reprise, de la réutilisation, de la refonte, il reste un immense travail à faire, celui de distinguer les formes aliénantes et les formes critiques de recyclage. On peut bien dire que Lorenzaccio recycle Hamlet et que Miss Saigon reprend Madame Butterfly, mais on aura compris que l'on ne peut s'arrêter là. Car à ce compte, Jean-Marc Parent, qui se contente pour l'essentiel de rejouer les trips de son enfance et les succès rock qui y sont associés, serait un grand artiste. A ce compte encore, le poème Speak What de Marco Micone, une reprise explicite du Speak White de Michèle Lalonde mais d'un point de vue immigré, serait du plagiat (c'est pourtant ce dont on a accusé Micone, preuve que le discernement n'est pas la vertu la mieux partagée du monde).

L'axe historique

Une solution au problème de déterminer ce qui ressortit au cliché et à l'aliénation plutôt qu'au sens critique et à la lucidité, c'est de ne pas négliger l'axe historique. Le texte de Walter Moser est très éclairant à cet égard, qui propose d'éviter les jugements globaux et les grandes lamentations narcissiques (à la Baudrillard). Sauf dans certains cas extrêmes comme le plagiat (la copie qui cache délibérément son origine), les manifestations de recyclage culturel sont souvent litigieuses en ce qui a trait à l'établissement de leur sens. La prudence et l'analyse sont donc de mise (pensons au récent approuvé jeté sur Jean-Louis Roux parce qu'il a osé réactiver un moment fâcheux de sa jeunesse).

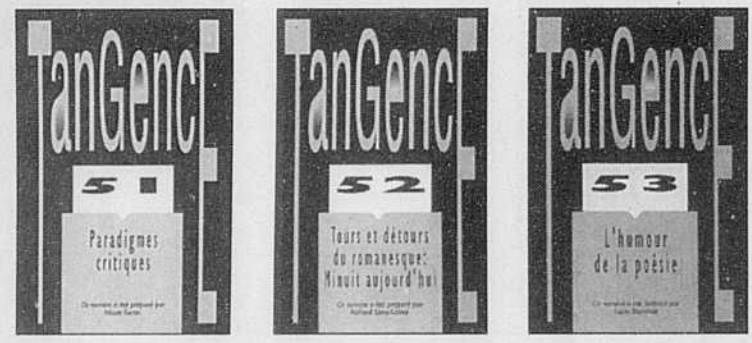
Il faut résister au réflexe d'interpréter la dose massive de recyclage culturel dont notre époque est porteuse comme le signe de la fin de l'histoire, même si l'histoire au sens où l'a définie la modernité — avec ses sujets transhistoriques (l'État-Nation, l'Ouvrier, l'Artiste, le Progrès, etc.) — est probablement révolue. En définitive, de même qu'il faut faire appel à l'histoire pour relativiser la question du recyclage culturel et se rendre compte que le phénomène a presque toujours existé, même s'il portait d'autres noms, de même l'histoire s'inscrit à son heure dans le concept de recyclage. A la lecture de cet ouvrage collectif, auquel participent des Québécois, des Anglo-Saxons, des Brésiliens et des Italiens, le concept de recyclage culturel apparaît d'une grande fluidité mais également d'une grande fécondité. Souhaitons qu'il ait des suites.



Robert Saletti

Il faut distinguer les formes aliénantes et les formes critiques de recyclage

TANGENCE persiste et signe!



et ce n'est pas tout...

Surveillez les prochaines livraisons qui traiteront du Livre, de la vitesse, des écrivains ontariens, des figures atypiques du littéraire, des paroles migrantes, etc. À SUIVRE.

ÉCONOMIE

Coopération et agriculture

HISTOIRE DE LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC

L'industrie de la terre
Jacques Saint-Pierre
Les Presses de l'Université Laval
Sainte-Foy, 1997, 287 pages

CLAUDE TURCOTTE
LE DEVOIR

Il y a encore beaucoup de monde, surtout dans les grandes agglomérations urbaines, à avoir l'impression que l'industrie agricole est une petite affaire. Ce sentiment découle sans doute des images du passé, alors que la réalité agricole était fort modeste. Toutefois, le temps, le travail et certainement aussi l'intelligence ont conduit à des changements considérables, comme en témoigne la Coopérative fédérée de Québec, une institution qui célèbre cette année son 75^e anniversaire.

En prévision de cet événement, on a donné en 1993 le mandat à l'Institut québécois de recherche sur la culture

(devenu depuis l'INRS-Culture et Société) d'effectuer la synthèse de cette histoire à partir de la documentation originale et d'entrevues auprès de 70 personnes qui ont été les acteurs ou les témoins de cette histoire.

Il y avait bien eu une première coopérative agricole au Québec en 1903, fondée par un abbé à Adamsville, mais son existence fut éphémère. Le véritable inspirateur de ce mouvement fut toutefois le moine Georges-Auguste Gigault, de Saint-Mathias-sur-le-Richelieu, qui devint député fédéral et succéda en 1891 au fameux curé Labelle comme sous-ministre de l'Agriculture à Québec. Il fit plusieurs voyages d'observation en Europe et vit l'émergence des coopératives là-bas, en même temps que les caisses populaires prenaient de l'ampleur ici.

L'auteur Jacques Saint-Pierre, un historien, rappelle en introduction le contexte de l'époque: «La classe agricole est demeurée longtemps à la

merci de commerçants qui n'hésitaient pas à abuser de sa bonne foi. Les équipements comme les abattoirs, les beurrieres, les couvoirs, les entrepôts, les meuneries, les usines de transformation mis en place depuis le début de ce siècle témoignent de la volonté des habitants des zones rurales de se prendre en main».

A son premier exercice financier en 1922, la Coopérative fédérée a déclaré des ventes de 6900 \$ et des excédents de 42 \$. En 1996, cette même institution atteignait un chiffre d'affaires de 1,8 milliard et des excédents de 19,2 millions. La Coopérative regroupe maintenant 95 coopératives et 38 000 producteurs agricoles. Ce sont des chiffres qui parlent d'eux-mêmes mais qui ne disent pas tout, notamment sur la confiance et la dignité retrouvées.

Ce livre raconte en fait la petite histoire de cette institution et des hommes qui l'ont fait progresser. Il est illustré de nombreuses photos.



L'HEXAGONE

Naïm Kattan

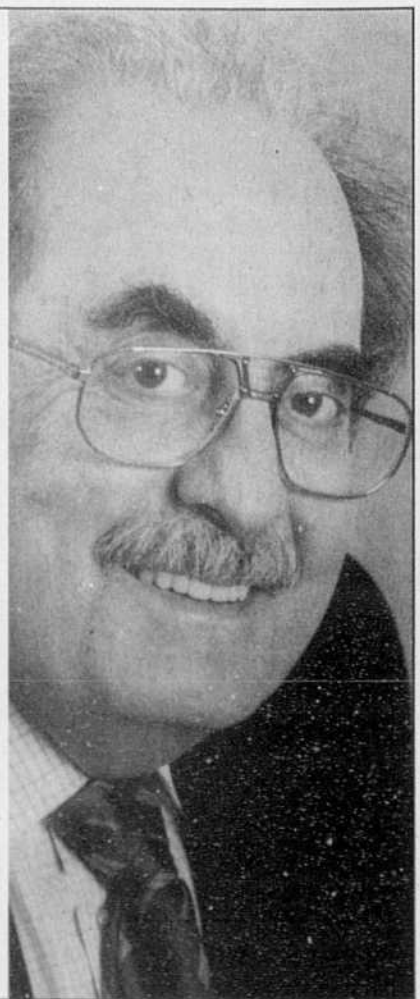
La célébration

Roman



Après Adieu, Babylone, le roman de l'origine, Naïm Kattan nous propose ici un roman de l'amour comme démarche identitaire. Une incursion dans le Montréal juif.

NAÏM KATTAN
La célébration
208 pages 19,95 \$



Lire, un art de vivre

revue possibles printemps-été 1997

possibles
VOLUME 21 • NUMÉROS 2-3 • PRINTEMPS-ÉTÉ 1997



TRAVAILLER AUTREMENT. VIVRE MIEUX?

En consacrant au travail ce volumineux numéro et le colloque qui le suivra le 14 mars, nous avons voulu nous interroger sur une réalité incontournable qui, malgré les prédictions de quelques futurologues, demeure au cœur des inquiétudes et des débats à l'occasion comme dans l'ensemble de la société québécoise. À partir des parcours individuels esquissés par plusieurs de nos collaborateurs et de l'analyse des nouveaux enjeux qui bouleversent la sphère du travail, nous avons dessiné les pistes sur lesquelles nous sommes engagés. À partir de ces pistes, nous avons cherché, dans une dernière section, à tracer les contours d'utopies concrètes, de possibles créateurs susceptibles d'alimenter notre réflexion au cours des prochaines années.

Car il n'y aura plus d'âge d'or, de société sans classe, de monde meilleur. Rien ne nous empêchera cependant de souhaiter que le don, la convivialité, la coopération, la solidarité et la contemplation l'emportent sur le marché, la violence, la compétition, l'égoïsme et l'agitation stérile.

Enjeux
FRANÇOIS AUBRY
STÉPHANE CHAUFOUR
MONIQUE COURNOYER
JEAN-LOUIS LAVILLE
CHRISTOPHER McALL
YVES ROBTALLE

Parcours
JEAN-MARC FONTAIN
PATRICE LEBLANC
MARIE-FRANCE PROUX
ANDRÉ THIBAUT

Possibles
MICHEL BEAUDIN
CHARLES E. CADUETTE
JACQUES T. GODBOUT
MARIE-NICOLE L'HEUREUX
JACQUELINE MATHIEU
SERGE MONGEAU
RAYMONDE SAVARD

En marge de ce dossier, on lira des textes littéraires de Madeleine Gagnon, Vincent Joseph, Louis Garneau et Jacky Moïse et un document d'Annie-Marie Charlebois.

TROISIÈME COLLOQUE MARCEL-RIOUX
Travailler autrement. Vivre mieux?
organisé par le Département de sociologie de l'Université de Montréal et la revue Possibles
le vendredi 14 mars 1997, de 9h à 17h30, Maison de la culture de la Côte-des-Neiges
5290, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal. Renseignements: (514) 529-1316

Abonnement individuel: 25,00 \$
Abonnement institutionnel: 40,00 \$
Abonnement de soutien: 40,00 \$
Le numéro simple: 8,00 \$
Ce numéro (double, 347 p.): 10,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec
H3S 2S4

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
PROVINCE _____ TÉLÉPHONE _____
OCCUPATION _____
CI-JOINT CHÈQUE OU MANDAT-POSTE DE 25,00 \$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO

L I V R E S

LE FEUILLETON

L'écriture comme acte ontologique

EN CHAIR VIVE

Pages de Journal 1977-1993
Miguel TorgaTraduction du portugais par Claire Cayron
José Corti, Paris, 1997, 400 pages

Ce n'est pas une mince affaire que d'être un écrivain du retrait, de la solitude, et d'être sollicité de son vivant à défendre la postérité et la gloire, bien pâle en réalité, des poètes. Car ce siècle, le nôtre, est peut-être celui qui aura le plus nié la poésie en exorbitant sa sphère d'influence. Poussée sur la scène publique, la poésie n'a plus pour elle que la gesticulation à vide et le masque de la fausse royauté. «[...] il faut voir comment la presse mondiale est pleine de ces stars et de leurs discours [...], cortège de rois nus, soucieux de ne pas dénoncer leur mutuelle nudité.» Reconnaisant l'importance de son œuvre pour le Pays, on se pressa souvent à sa porte, et de plus en plus au cours des dernières années (Torga est mort le 17 janvier 1995 à l'âge de 87 ans). Et lui, au nom de la poésie et du Portugal qu'il adorait, sachant que tout cela n'était la plupart du temps qu'un simulacre pour recueillir et détourner une partie de cette prétendue gloire du poète au profit de la nation ou d'un quelconque personnage politique, se prêta souvent à cette glorification préposthume.

Mais il ne le fit jamais sans une douloureuse lucidité quant au sens de l'accueil réservé en réalité à son œuvre, ni sans tenir à ce que les mots conservent, envers et contre tout, leur honneur («J'écris dans un tel besoin de rigueur que chaque mot est comme un point d'honneur»). Celui pour qui écrire fut dès l'origine un «acte ontologique, qui engage à perpétuité celui qui le pratique» ne pouvait pas faire le jeu du pouvoir sans le rappeler à l'ordre. Il ne pouvait pas le faire non plus sans se rappeler

à lui-même que sa vocation et son métier de médecin (oto-rhino-laryngologiste), qu'il pratiqua toute sa vie, à l'ancienne, le plaçant du côté de l'humanité souffrante.

L'impérieuse jeunesse d'un septuagénaire

Ce livre est le second volume du Journal de Torga (de son vrai nom Adolfo Correia Rocha), dont le premier parut chez Aubier Montaigne en 1982. Et il n'est pas sans témoigner d'un certain désenchantement à l'égard des changements qui se sont produits dans son pays depuis la révolution d'avril 1974, et la «modernisation» qui s'en est suivie. Il est vrai que, si le progrès est un mal inévitable, il est difficile pour le poète de trouver des vers pour l'honorer... sinon, précisément, en faisant l'éloge de ce qui lui résiste, de ce qui se maintient dans la mémoire et le regard, comme ces paysages de Douro qui ont toujours été pour lui de véritables poèmes, ou encore ces paysans et artisans dont il se sentait si proche.

Il y a ainsi chez Torga de la nostalgie pour ce qui était, et du désespoir devant ce qui est. Cette jeunesse «vagabonde, impudique, sans mémoire collective, sans un archétype de patrie à l'esprit [...] ne vivant que l'heure qui passe, tumultueusement, consummatrice privilégiée de biens qu'elle n'a même pas produits et pour lesquels elle ne dit même pas merci», il peut difficilement la reconnaître; non plus le fait que personne, aujourd'hui, ne semble se souvenir du ferblantier, du vannier et du tanneur qui, il y a peu encore, occupaient les endroits privilégiés de la place, offrant leurs œuvres faites main. Torga, un vieux ringard qui ne vivrait plus que d'idées éternelles, de nature champêtre, de corps de métiers nobles? N'allons pas trop vite. Cela prouve surtout qu'il est resté fidèle au lieu qui l'a vu naître, sinon aux idéaux de son adolescence. Comme il s'est toujours maintenu à d'impérieuses exigences tout au long de sa vie, c'est au contraire pour préserver ce sentiment de révolte cher à l'adolescence qu'il s'est permis de fustiger avec autant d'aplomb la jeunesse qu'il avait sous les yeux.

Assistant, en mai 1984, à la Queima das Fitas («brûlage des rubans», un rituel de fin d'études), il constate encore une fois que la jeunesse se banalise dans la glose du lieu commun, qu'elle exhibe une gaieté qu'elle n'a pas, qu'elle est incapable de se «démesurer» dans l'imagination. Mais en 1987, au cours des mêmes événements, voilà qu'il a la nostalgie de sa spontanéité juvénile face à cette jeunesse festive et généreuse. «Jamais plus, comme dans la jeunesse, on n'est capable de la noblesse de certains gestes et de la magnanimité de certains mots [...] La maturité ne fait que nous aigrir le cœur et nous pervertir l'entendement.» N'avoue-t-il pas par ailleurs redouter la «décrue de l'angoisse» parce que ce «relâchement de la crispation», comme il l'appelle, conduit tout droit à perdre son honneur? L'honneur... Maître-mot qui, au regard de celui de dignité qui l'a remplacé dans le discours moderne, a encore sur lui l'avantage de faire jouer la part d'orgueil, de hauteur, de superbe propre à toute adolescence intraitable et aux poches vides. On ne sera donc pas surpris que cela se répercute aussi sur son écriture et qu'on y retrouve, parfois, une certaine grandiloquence. Cela fait partie de son style, mais aussi de son époque. Certains diront que cela nuit à la lecture et invoqueront que toute forme de «hauteur» dans l'expression ou le jugement ne peut aujourd'hui que heurter notre sensibilité, notre être démocratique, notre sens de la communication moderne... Foutaise. C'est ainsi que l'on perd l'orgueil de sa langue et, avec lui, le sens du don.

L'universel, c'est le local moins les murs

«Il est un don-quistisme portugais plus hallucinant encore que le castillan [...] qui s'obstine dans la folie et n'en sort sous l'effet d'aucun argument. Le mien est cet amour têtue pour la Péninsule, Dulcinée aux multiples traits et affections.» Poète il est, non pas du territoire,

mais d'une histoire; et au sein de cette histoire, de la figure d'une certaine humanité — aujourd'hui de plus en plus moribonde. Ces carnets, étonnants par la qualité de la langue, l'acuité et parfois l'excès du jugement, la rigueur morale, surprennent encore par la géographie, locale et historique, qu'il trace de son pays. De page en page, nous voilà cheminant de Coimbra à São Martinho de Anta, de Lamas de Olo à Porto, Vale de Lobo, Quarteira, Chaves, Torrão, Izeda... «Je vais de l'avant. Vieux, mais toujours capable de couper les cistes avec les dents. Je mourrai comme ça, en taillant des chemins dans la brousse de la vie. Mais sans jamais trouver une clairière...

» Le repos n'est pas pour lui. Pas plus que la quiétude de savoir qu'un au-delà l'attend. À la mort de sa sœur, qu'il aimait par-dessus tout, il lui souhaite «la glorieuse vision de la résurrection» parce qu'elle y croyait. Agnostique, il ne lui reste que le désespoir que son départ a rendu plus poignant.

Quant à l'écriture, en laquelle il aurait pu trouver quelque réconfort, il ne l'a jamais considérée comme une assurance sur la mort («Le posthume est toujours lugubre, vaillat vaillat»), ni une supériorité sur les vivants. «Bègue de naissance, ce n'est que par approximations successives que j'atteins à un minimum de clarté d'expression. Moi-même je suis atterré en revoquant les versions successives, têtues et maladroites d'un même texte. Navrantes à force d'être informées et embarrassées.» Ce qui ne l'empêche pas de s'étonner comme un enfant devant cette époque terrible qu'est la nôtre, ouverte à tous les vents, à toutes les idées, à toutes les croyances, où l'homme peut à présent tourner sa curiosité dans toutes les directions et voir à l'infini, «avec ses propres yeux ou avec ceux des satellites». Et de conclure: «Au jour d'aujourd'hui, notre seule énigme, c'est nous-même.»



Jean-Pierre Denis

ESSAIS POLITIQUES

Des francophones... américains

L'OBSESSION ETHNIQUE

Guy Bouthillier
Lancôt éditeur, Outremont, 1997
240 pages

UNE EUROPE D'AMÉRIQUE

Charles-Julien Gauvin
Québec-Press, Saint-Fulgence 1997,
102 pages

GILLES LESAGE

LE DEVOIR

Pour une fois, l'obsession en question, ce n'est pas celle dont on prétend que les Québécois francophones sont affligés, mais celle des autres.

Plus que les Québécois, qui n'en ont de toute manière jamais eu les moyens, ce sont les anglophones et, par voie de contagion, les immigrants qu'ils assimilent sans coup férir, qui font sans cesse de la «chose ethnique» la préoccupation qu'elle est devenue. L'immigration comme stratégie de peuplement et de renforcement, ce n'est pas le Québec, mais Ottawa et les dirigeants du Canada qui l'ont mise en œuvre. L'émergence de la «troisième force», sous le couvert du multiculturalisme, pour mieux noyer le poisson québécois, c'est le premier ministre Trudeau qui l'a glorifiée et sanctifiée.

Professeur de science politique à l'Université de Montréal et militant indépendantiste de longue date — il est candidat à la présidence de la SJSB de Montréal, lors de l'élection de la semaine prochaine —, Guy Bouthillier est surtout connu du grand public comme porte-parole du Mouvement Québec français (créé à la faveur de la crise du bill 63 en 1969) et pour ses envolées de tribune tonitruant. Mais c'est aussi un spécialiste des questions linguistiques depuis un quart de siècle. Avec son regretté collègue Jean Meynaud, il est notamment co-auteur d'un ouvrage sur Le Choc des langues au Québec, publié en 1972.

L'auteur sait donc de quoi il parle. Il le fait, ma foi, sur un ton bien plus modéré, un style bien plus pondéré que les détracteurs du Québec le font sur toutes les tribunes qui leur sont offertes. Ça repose de tous les Mordecai Richler et Howard Galganov qui répandent impunément leur fiel, dénonçant la paille qui barre notre œil mais ignorant commodément la poutre qui les rend aveugles, quand il s'agit du Québec.

Le conditionnement des esprits

Le conditionnement des esprits, le contrôle social et le conformisme électoral, de quel côté sont-ils, en fait, de manière massive et implacable? Le prosélytisme envahissant, la supériorité ethnique, pour ne pas dire raciale, au service exclusif de la national unity, affectent lourdement le Canada anglais, qu'il en convienne ou non. La convivialité canadienne tant célébrée a de ces faiblesses, de ces ratés que l'auteur dissèque avec minutie.

Il est toujours délicat de traiter de cette matière, éminemment explosive, mais il est impossible de l'éviter. Surtout depuis la pénible accusation du premier ministre Parizeau le soir du référendum («C'est vrai qu'on a été battus, au fond, par quoi? Par l'argent puis des votes ethniques...»), les voix ne manquent pas pour placer les Québécois sur la sellette, pour les mettre en accusation. On ne peut évoquer «la minorité de blocage qu'est le vote anglophone et allophone» (comme l'a fait Lise Bissonnette) sans se

faire désigner du doigt, refusant quelque débat raisonnable et raisonné que ce soit.

Le marché aux illusions

Le marché aux illusions, pour reprendre le titre si évocateur de Neil Bissoondath, est bien plus prospère que celui du réalisme, et la méprise du multiculturalisme continue de faire ses ravages, à sens unique, one way only. «Le Canada anglais est plus nombreux, plus grand, plus fort aussi, que le Québec. Il l'est par lui-même, et plus encore par son appartenance à un univers plus large, britannique hier, américain aujourd'hui, dont il est fier de faire partie tout en s'en distinguant.» Pourtant, les stéréotypes négatifs, la démonisation du Québec, faite de logomachie, de logorrhée et d'amalgame, est encore et toujours à l'ordre du jour des détracteurs de la souveraineté du Québec.

«Résistance du faible au fort, respect du droit, refus de la violence. Défense de ses valeurs dans le respect de celles des autres, refus des rapports inégaux entre les collectivités, recherche d'un dialogue d'égal à égal entre les cultures: tel est le portrait du Québécois. Qui peut prétendre que cet être est dangereux?»

Cette question de M. Bouthillier — partisan d'un pays de citoyens et non pas d'ethnies, enfin libéré de l'obsession ethnique — fait en quelque sorte écho à l'interpellation du politologue Raymond Aron: «Il reste aux Canadiens anglais à se voir eux-mêmes tels que les voient leurs compatriotes de langue française, autrement dit à surmonter l'expérience de deux siècles. Il est peu d'exemples dans l'histoire d'une telle sagesse, ou peut-être faudrait-il dire d'un tel courage.» (L'Etat du Québec sera-t-il indépendant?, Le Figaro, 24 avril 1964.)

Ce sobre essai fourmille de balises et de points de repère. Il aide à la remise en ordre d'idées reçues, pour mieux chasser une confusion savamment entretenue. Rien de mieux pour alimenter la réflexion sur nos «raisons communes», pour reprendre le

titre d'un essai récent de Fernand Dumont.

La tentation ou la recherche d'une troisième voie, entre le Canada tel qu'on le connaît et un Québec souverain, est toujours omniprésente dans le paysage politique.

Depuis 30 ans, de Daniel Johnson père à Mario Dumont, en passant par Mario Beaulieu, Rodrigue Biron et Rodrigue Tremblay, la quête de la pierre philosophale renait sans cesse.

Le Québec a bien raison de vouloir s'épanouir, en pleine égalité avec ses voisins, mais le Canada ne mérite-t-il pas une dernière chance?

C'est à cette œuvre de «réconciliation» que s'emploie le journaliste (à la retraite) Charles-Julien Gauvin, dans Une Europe d'Amérique, qu'il vient de publier à compte d'auteur, à Saint-Fulgence, au Saguenay, où il a fait carrière.

Cet ancien attaché de presse de M. Johnson père profite justement du

congrès du Bloc québécois (dont il est membre, ainsi que du PQ), en fin de semaine prochaine à Québec, pour relancer l'idée d'une constituante, formée d'un nombre égal de Canadiens français et de Canadiens anglais, pour récrire la Constitution du Canada. Sa nouvelle entente regrouperait les dix provinces en cinq États autonomes, au sein d'une Confédération dualiste: la nouvelle Europe d'Amérique.

M. Gauvin demande que le pre-

mier ministre Bouchard obtienne sans délai un mandat populaire, et il propose au Bloc de présenter des candidats dans les comtés à majorité francophone dans les autres provinces.

M. Bouthillier rêve de la République du Québec. M. Gauvin aussi, qui fait miroiter la République laurienne à ses amis bloquistes.

A chacun sa voix, sa voie, son rêve...

ROMAN

NOUVEAUTÉ
Alain Beaulieu
Fou-Bar

Alain Beaulieu

«Fou-Bar est un heureux roman, souvent léger mais marqué par des moments de tristesse et une fin en rupture profonde...»
Rémy Charest, *Le Devoir*

«... c'est une belle et grande surprise... Il y a [...] tout ce qu'il faut à l'intérieur pour retenir l'attention. L'histoire est captivante, écrite dans une langue vive, imagée.»
Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

390 pages, ISBN : 2-89037-897-7, 19,95\$

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

Michel Cartier

Quel est l'impact des nouvelles technologies sur la langue et la culture? Où allons-nous? Que serons-nous demain et qui seront les consommateurs? Cette réflexion solide explique les enjeux du nouveau monde des infostructures et se veut un véritable outil de planification à l'aube du XXI^e siècle.

«Il faut absolument souligner le dernier livre de Michel Cartier, remarquable synthèse de la situation en ce qui a trait au développement des infostructures... pour prendre la juste mesure de ce qui a été réalisé jusqu'à maintenant et surtout de ce qu'il reste à faire... un incontournable»
Benoît Munger, *Le Devoir*

LE NOUVEAU MONDE DES INFOSTRUCTURES

192 pages 24,95\$

FIDES

l'HEXAGONE

LUC BUREAU

Géographie de la nuit

Si le jour est l'œuvre de Dieu, la nuit reste celle de l'homme. Voici un essai original où l'auteur en rêvant nous fait rêver. Un livre magnifiquement écrit.

LUC BUREAU
Géographie de la nuit
256 pages 21,95 \$

Lire, un art de vivre

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

LA COURSE AUTOMOBILE SAISON 1997

Un avant-goût de la saison de course qui s'amorce, avec des reportages sur les différentes écuries et leurs pilotes. Interviews de Jacques Villeneuve et Patrick Carpentier.

Radio-Canada, 15h

ÉPOPÉE EN AMÉRIQUE: UNE HISTOIRE POPULAIRE

Si vous avez raté l'épisode de lundi soir dernier de cette série décidément remplie de bonnes surprises.

Télé-Québec, 18h30

GRANDS REPORTAGES

Pour souligner la Journée internationale de la femme, présentation d'un reportage sur l'histoire de femmes en santé, éduquées, à l'aise, qui sont devenues des sans-abri.

RDI, 20h

PAVAROTTI & FRIENDS

Présentation du spectacle-bénéfice destiné à amasser des fonds pour les enfants du conflit bosniaque, animé par Luciano Pavarotti, Avec Bono, The Edge, Brian Eno, Meatloaf et d'autres.

MusiquePlus, 20h

GRAND PRIX DE FORMULE 1 D'AUSTRALE

Première course de la saison, dont il a déjà été beaucoup question, en raison du débat autour des commandites de tabac. Au moment de mettre sous presse, les chances de diffusion de la course étaient bonnes.

RDS, Radio-Canada, 22h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



LA LISTE DE SCHINDLER

(2) (Schindler's List) É.-U. 1993. Drame de guerre de S. Spielberg avec Liam Neeson Ben Kingsley et Ralph Fiennes. Un industriel allemand s'arrange pour sauver de l'Holocauste les employés juifs qui travaillent dans son usine de Cracovie.

TQ 20h30

COMME DES FRÈRES

(4) Fr. 1991. Drame policier de P. Jamin avec Roger Hanin Serge Avedikian et Philippe Sfez. Les membres d'une famille de truands prennent en otage un commissariat afin d'obtenir la libération d'un des leurs détenu pour meurtre.

CD 23h

NIGHT AND THE CITY

(4) É.-U. 1992. Drame de mœurs de I. Winkler avec Robert De Niro Jessica Lange et Cliff Gorman. Un avocat new-yorkais sans envergure décide d'organiser un combat de boxe pour faire concurrence à un promoteur influent.

CTV minuit

MY FAVORITE SPY

(4) É.-U. 1951. Comédie policière de N.Z. MacLeod avec Bob Hope Hedy Lamarr et Francis L. Sullivan. Les secrets américains expédient à Tanger un acteur sosie d'un espion international.

CBC 1h30

CH	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
CANAUX	2 2 4	6 7 9	9 11 12	13	4 5 6	7 8 9	10 11 13	40	15 17 24	30 46	2 4 16	30 35 49	5 6	8 13	12
SRC	L'Arche de Noé	Branché Impact	Simplement la vie (12) (9) (13) Passion plein air	Le Téléjournal	Raison Passion / Gilbert Bécaud	Jeu d'enfants	Hockey / Sabres - Canadiens					Le Téléjournal / Les Nouvelles du sport (22:15)	Grand Prix d'Australie (22:20)		
TVA	Le Championnat des quilles (16:00)	Vins et Fromages	Fleurs et Jardins	Le TVA	Cinéma / 3 NINJAS CONTRE-ATTAQUENT (6) avec Victor Wong, Max Elliott Slade			Cinéma / SANS RETOUR (5) avec Bridget Fonda, Gabriel Byrne				Le TVA / Sports / Loteries (23:44)	Cinéma / PENSEES MORTELLES (5) avec Demi Moore, Glenn Headly (23:57)		
TQS	Albert, le 5e mousquetaire	Les Misérables	Il était une fois... les découvreurs	Skippy	Épopée en Amérique	Québec plein écran		Cinéma / LA LISTE DE SCHINDLER (2) avec Liam Neeson, Ben Kingsley				Box Office (23:04)	Le Grand Journal (23:34)		
CBC	Alpine Skiing			News	Busy Bodies	Wayne & Shuster	Hockey / Sabres - Canadiens					Hockey / Canucks - Red Wings			
CIV	...Child. (16:00)	Roadcrew	Home Improv.	Newsline	Regional...	Entertainment Now	Dr. Quinn, Medicine Woman	FX: The Series				Street Justice / Début	CTV News	News	
ABC	Village... (16:00)	World Championship Wrestling		Pulse	Hockey World	Star Trek: Voyager	Early Edition							Pulse / Sports	
CBS	Wide World of Sports			News	ABC News	Wheel of... Jeopardy	Dangerous Minds			Cinéma / IN THE ARMY NOW (6) avec Pauly Shore, Lori Petty			News	Psi Factor	Hard Copy
NBC	Doral Ryder Open Golf (16:00)			ABC News	Pub	Star Trek: Deep Space Nine							Baywatch		
PBS	NBC Sportsworld / International Gymnastics			News	CBS News	Entertainment this Week	Disney's Scott Hamilton: Upside Down	Early Edition		Walker Texas Ranger		News	Hercules	Moloney	Saturday Night Live (23:35)
ONT	ETV Cooks! (14:00)	Victory Garden	From Lawrence Welk to America with Love	Keeping Up Appearances	A Laugh, a Tear, a Mitzvah	Israel Beyond the Horizon									
CABLE	On the... (16:00)	Washington	Wall Street... N.Y. Week	Inside Albany	The Editors	McLaughlin...	Mr. Bean	Fawly Towers (20:38)	Mr. Bean (21:22)	Fawly Towers	Mr. Bean (22:42)	Cinéma			
	Hockey (14:00)	Bugs & Tweety	News	Focus Ontario	Psi Factor	The Adventures of Sinbad	Early Edition	Red Green	The Simpsons	Global News	Sat. Night Live				
	Polka Dot	Disney...	Kratt's Creat.	Press Gang	Nat. Geo. / Rhythms of Life	Cinéma / DAYS OF HEAVEN (2) avec Richard Gere	Conv. (21:40)	Cinéma / BOUND FOR GLORY (3) avec D. Carradine, M. Dillon (22:10)							
	Curling / Tournoi Labatt Brier (15:30)			Sportsdesk	NHL Saturday	CIAU Volleyball / Finale	Auto Racing / Formule 1								
	Vins et... Journal suisse	Pyramide...	Portrait d'artiste	Coup de coeur	Journal FR2	Surprise Party	Bonjour... (21:40) / Vie... (22:15)	Journal (22:40)	Bon Week-end (23:10)						
	Joy. Naufragés	Radio Enfer	Chair de poule	Mutants de...	Les Sentinelles de l'air	Le Studio									
	Vox Pop	Cimetière CD	Fax	Box-office	Perfecto	ConcertPlus / Pavarotti & Friends: For War Child	Bouge de là	Groove							
	VideoF. (14:30)	Daily R.S.V.P.	Howard Stearn: Private Party	Fax	Spotlight	Start Me Up	Big Ticket / Ed Sullivan Rocks 1969 - 1971	Fax	Spotlight						
	Le Village des damnés (15:45)	Star Trek: générations (17:25)		Digger (19:25)	Décision au sommet	Chute libre (23:15)									
	Mr. Magoo	Reboot	Beasties	Shirley Holmes	Buffy the Vampire Slayer	Goosebumps	Are You Afraid of the Dark?	Dracula	Hidden City	Nighthood	Maniac...	PJ Katie's Farm			
	...Parti libéral	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Branché	Griffe	Monde ce soir	Jrnl du siècle	Grands Reportages	Le Journal RDI	Entrée des...	Le Téléjournal	Point fin. (22:21)	Le Téléjournal	Griffe	
	Ciné... (16:35)	Monde et Mystères	Samedi de rire	Animalier	Le Goût du monde / Galice	Mémoire des boîtes à chansons	Rodgers et Hammerstein: les mélodies du cinéma	Ciné... (22:35)	Navarro						

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

BIOGRAPHIES

Portrait de la plus délicate des écrivaines de romans policiers, Agatha Christie. Elle a vendu plus de deux milliards de livres.

Canal D, 16h

DÉCOUVERTE

La voiture électrique d'Hydro-Québec.

Radio-Canada, 18h15

GALA MÉTROSTAR

Ginette Reno anime en direct du Monument National la 12e édition de ce gala récompensant les artistes et artisans de la télévision. Une demi-heure plus tôt, Stéphane Bureau recevra sur scène Dominique Michel et Patrice L'Écuyer.

TVA, 19h

BOUILLON DE CULTURE

Thème et question: les femmes sont-elles des patrons comme les autres? Pour en discuter, Bernard Pivot reçoit le réalisateur Jean Marboeuf, la comédienne Evelyne Bouix et les co-auteurs de «Les femmes ne sont pas des hommes comme les autres», Janine Mossuz-Lavau et Anne de Kervasdoué.

TV5, 20h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

LE FILS DU REQUIN

(4) Fr. 1993. Drame social de A. Merlet avec Ludovic Vandendaele Erick Da Silva et Sandrine Blancke. Livrés à eux-mêmes par leur père deux gamins vivant dans une petite ville de Normandie se livrent à des activités de petits clochards délinquants.

TQ 20h30



FARINELLI

(4) Fr. 1994. Drame biographique de G. Corbiau avec Stefano Dionisi Enrico Lo Verso et Jeroen Krabbe. Les succès et les revers d'un jeune castrat qui parcourt l'Europe en compagnie de son frère compositeur.

SRC 20h30

ÉCLAIR AU CHOCOLAT

(4) Can. 1978. Drame psychologique de J.-C. Lord avec Lise Thouin Jean Belzil-Gascon et Colin Fox. Un jeune garçon accepte mal l'intrusion d'un homme dans la vie de sa mère célibataire.

CD 23h

LA BELLE NOISEUSE

(3) Fr. 1991. Drame psychologique de J. Rivette avec Michel Piccoli Jane Birkin et Emmanuelle Béart. Une jeune femme qui pose pour une peintre voit sa vie transformée par l'expérience.

SRC 23h35

CH	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	
CANAUX	2 2 4	6 7 9	9 11 12	13	4 5 6	7 8 9	10 11 13	40	15 17 24	30 46	2 4 16	30 35 49	5 6	8 13	12	
SRC	Sous la couverture (16:00)	La Course Destination Monde	Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Surprise sur prise / Spécial Guy A. Lepage			Cinéma / FARINELLI (4) avec Stefano Dionisi, Enrico Lo Verso				Le Téléjournal	Le Point (22:50) / Nouvelles du sport (23:17)	Cinéma / LA BELLE NOISEUSE (3) avec Michel Piccoli (2/2) (23:35)		
TVA	Cinéma / LOVERBOY (6) avec Patrick Dempsey, Kate Jackson (16:00)		Le TVA	L'Événement Métronome / Dominique Michel, Patrice L'Écuyer	Gala Métronome			Le TVA	TVA Sports (22:25) / Loteries (22:44)	Complètement marteau (22:51)	Finances (23:20) / Télé-achats (23:49)					
TQS	Cinéma / POLLO LE CHAT SANS QUEUE (5) Dessins animés (16:00)	Science-fiction	Pignon sur rue	Le Corps humain	En pleine nature	Plaisir de lire	Cinéma / LE FILS DU REQUIN (4) avec Ludovic Vandendaele, Erick Da Silva	Cinéma / JOURNAL INTIME (3) avec Renato Carpentieri (22:06)			National Geographic (23:55)					
TOS	Vision mondiale	Pas si bête que ça! / M.D. Pelletier	Gr. Journal (17:40)	Artiste au menu / Claude Meunier	Rumeurs	Hercule	L'Heure JMP	Cinéma / LA PART DES TÉNÉBRES (5) avec Timothy Hutton, Michael Rooker			Le Grand Journal (23:36)					
CBC	Empty Nest	Wonder Years	Street Cents	World of Disney	Road to Avonlea	1997 Juno Awards		Sunday Report	Venture (22:25) / Nation's Business (22:53)	Sunday Night News	Prov. Aff. / Country Beat (23:45)					
CIV	Ent. Now (16:00)	Home Improv.	Brotherly Love	Newsline	Home. Cafe	Lois & Clark: The New Adventures of Superman	America's Funniest Home Videos	Cinéma / TO DANCE WITH OLIVIA. avec Lou Gossett jr., Lonette McKee			CTV National News	Nightline				
ABC	Wine & Cheese	Driver's Seat	FT Fashion	Pulse	Travel, Travel		America's Funniest Home Videos	Cinéma / SNEAKERS (4) avec Robert Redford, Dan Aykroyd			News	Pub	E.T. This Week			
NBC	Prime Star 500 Nascar Auto Race (13:00)	International Race of Champions		ABC News	M*A*S*H						Psi Factor					
CBS	Doral Ryder Open Golf (16:00)			CBS News	Mad About You	60 Minutes	Touched by an Angel	Cinéma / TO DANCE WITH OLIVIA avec Lou Gossett jr., Lonette McKee			News / Seinfeld... Limits (23:45)	Hercules				
PBS	Basketball (14:30)	Basketball / Bulls - Knicks		News	NCAA Select			Cinéma / MURDER LIVE avec Peter Horton, Marg Helgenberger			Viper	Extra Weekend				
ONT	How Serious is This? With Loretta LaRoche (16:00)	Vermont Memories III: Vanished Images	Nature			Lord of the Dance					Mystery! / Cadfael					
	Andrew Weil Md (14:20)	Israel Philharmonic Orchestra: 60th Anniversary Gala (18:15)	Plácido Domingo: Covent Garden Gold & Silver Gala (20:15)	Plácido Domingo (23:50)												
	Ace Ventura	Bugs and Tweety Show	News	Sportsline	60 Minutes	3rd Rock... King of the Hill	The "X" Files	The Outer Limits	News	Sportsline						
	Adv. Intrepids	Pumped!	Kratt's Creat.	Inquiring Minds	Cinéma / WHO DONE IT? (5) avec B. Hill, B. Lee	Dame Britain: Vera Lynn	Nat. Geo. / Rhythms of Life	Allan Gregg	Dialogue	Imprint / Mavis Gallant						
	Curling / Tournoi Labatt Brier (15:30)			Sportsdesk	Hockey / Championnat national de hockey féminin			Curling / Labatt Brier								
	Monde (15:30)	Journal suisse	30 Millions...	L'École des... / Gr. Tourisme	Journal FR2	La Tournée du grand Duc	Bouillon de culture	7 sur 7 (21:35)	Journal belge	Check-up						
	Joy. Naufragés	Ma sorcière... petite peste	Les Intrépides	Les Sentinelles de l'air	Le Studio											
	Partridge...	Flashback	Tubes...1980	Musique vidéo	Spécial Bush X	Musique vidéo		Spécial Bush X	Musique vidéo							
	Fax	Daily R.S.V.P.	MuchMegaHits	Combat des Clips	Rock & Roll	The Monkees	MuchMusic Countdown	MuchEast								
	La Cure (15:50)	L'Invité		Ed (19:20)	Maudite Aphrodite	Coeur vaillant (22:40)										
	Wizard of Oz	All Dogs Go...	Charlie Brown	Beatrix Potter	My Hometown	Flipper	Little House on the Prairie	Rough Guide	The Hit List	Dunk Street	Super Dave...					
	Jrnl du siècle	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Espace libre	Griffe	Monde ce soir	Plein les bras	Grands Reportages	Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Le Téléjournal	Le Point		
	Biograp. (16:00)	Mémoire des boîtes à chansons	Samedi de rire	Animalier	20e Siècle / La Greffe d'organes	Les Mystères de la Bible	Biographies / Agatha Christie	Concerts Jazz / Colin James	Cinéma / ÉCLAIR AU CHOCOLAT							

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

Paule des Rivières

Paule des Rivières

Contours et commentaires

EMBLEMES ET AUTRES CODES

Vivian Gottheim
À la Galerie Madeleine-Lacerte
jusqu'au 14 mars

RÉMY CHAREST CORRESPONDANT À QUÉBEC

Puisqu'il est si difficile, voire impossible de se rendre au cœur des choses, en bien dessiner les contours est déjà un travail louable et accompli. C'est à cette tâche que s'est attelée Vivian Gottheim pour son premier solo à Québec en cinq ans, une exposition consacrée à l'étude de figures emblématiques, présentées dans un grand dépouillement. Gottheim regroupe ici des tableaux de même nature, travaillés en petit format avec du pastel à l'huile (un médium utilisé avec une subtilité et une précision inouïes) ou dans le très grand en acrylique, très colorés dans le premier cas, presque monochromes dans le second. Des formes de blasons héraldiques simples ou complexes, mais aussi la silhouette aplatie d'une barque ou d'un requin

ou d'autres formes plus ambiguës y occupent toujours une place centrale, avec un air tout simple. Pourtant, derrière cette simplicité au premier coup d'œil, on retrouve des relations plus complexes, des interrogations sur le sens de ces formes, sur les codes dont elles sont porteuses, sur leur fonction ou leur absence de fonction.

Vivian Gottheim a beaucoup travaillé en référence aux grands maîtres, revisitant Matisse, Picasso ou Borduas, le temps de filtrer leurs œuvres par son propre regard. Cette relation avec les artistes du passé est toujours là, que ce soit implicitement parfois ou explicitement dans le cas de Série emblèmes: d'après Georgia O'Keefe et Delaunay, où un crâne de bovin et une cible colorée servent de signes référents très clairs avec les deux peintres.

Ces réflexions se fondent remarquablement dans le plaisir esthétique qui envahit le visiteur de l'exposition, un peu comme les couches de pastel qui enrichissent les tableaux. Il y a là une œuvre belle et intelligente, où il fait bon se perdre dans des contours qui ont visiblement de la profondeur.

LA COLLECTION: DES RATS ET DES HOMMES

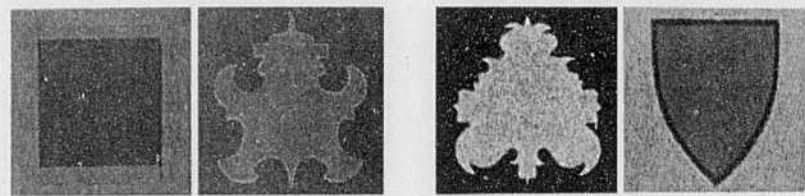
Installation de
Jean-Claude Saint-Hilaire
Au Lieu jusqu'au 16 mars

«Bosse à ton job de merde sous-payé [...] et remercie bien tes maîtres en te comptant chanceux: ils sont des centaines, dehors, qui attendent glouglou de prendre ta place.» Cette phrase, on pouvait la lire dans les pages du Devoir le 20 janvier dernier. On peut aussi la lire sur le mur du Lieu, centre en art actuel, rue du Pont, comme illustration de la plus récente installation de Jean-Claude Saint-Hilaire, vétéran de cette forme d'art.

Juste au-dessous de la citation et tout autour de la salle, le mur est orné en continu d'avis de décès découpés dans les journaux, où l'on ne peut s'empêcher de chercher des visages connus. En haut de ce ruban funèbre, des coquilles en papier pullulent sur les murs, tandis que, suspendus dans les airs, des goélands de carton se dirigent vers un point central où convergent aussi des rats en carton et boîtes de conserve. Les charognards se précipitent vers quelques restes invisibles, courant dans le désordre vers pas grand-chose.

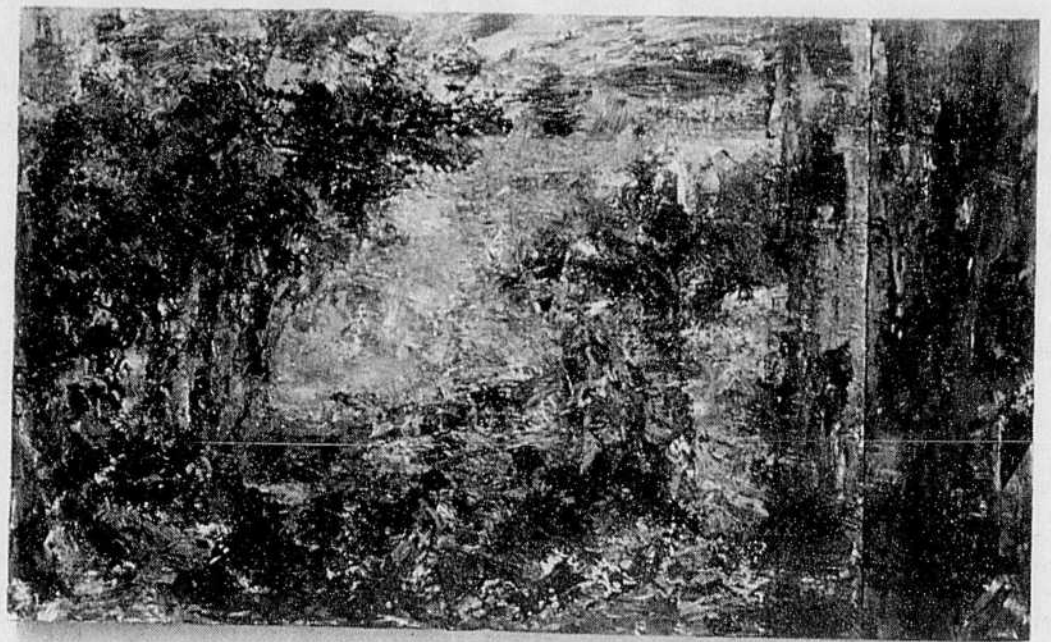
On en ressort en se demandant: est-ce là ce que nous sommes devenus? Des animaux courant de miette en miette jusqu'à ce que la mort arrive? À l'heure du chacun pour soi et de l'effritement des solidarités, la métaphore offerte par Jean-Claude Saint-Hilaire est pour le moins pertinente.

Après cette exposition, le Lieu poursuivra ce genre de réflexion avec un débat sur le thème Art et Politique, le 21 mars prochain à 19h30. À cette occasion, le sculpteur Armand Vaillancourt, l'activiste politique et ex-felquiste Paul Rose ainsi que l'ancien des Beaux-Arts et analyste Jean-Jacques Simard se réuniront pour traiter du thème en portant une attention particulière aux années 1965 à 1975. Prévus comme le premier d'une série, ce débat devrait lancer la discussion de façon assez vive.



GALERIE MADELEINE-LACERTE

Pour son premier solo à Québec en cinq ans, Vivian Gottheim présente une exposition consacrée à l'étude de figures emblématiques.



GALERIE WADDINGTON & GORCE

Dawning, 1996, de Michael Smith

Empâtements paysagistes

Michael Smith inscrit sa peinture dans une tradition qui remonte à Turner

ŒUVRES RÉCENTES

Michael Smith
Galerie Waddington & Gorce
1446, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 29 mars

BERNARD LAMARCHE

Mercredi dernier ouvrait l'exposition des tableaux récents de Michael Smith, à la galerie Waddington & Gorce. D'origine britannique, habitant Montréal depuis 1978, Smith expose régulièrement au Canada, en plus d'avoir publié des recueils de poésie ici et en Angleterre à la fin des années soixante-dix. L'enseignement partage également son emploi du temps: il est rattaché au collège Dawson depuis les années quatre-vingt, en plus d'avoir fait un long séjour comme enseignant à l'université Concordia. Sa dernière exposition solo à Montréal remonte à deux ans, où il présentait ses œuvres à la galerie Leonard et Bina Ellen, de l'université Concordia.

Résolument picturale, sa pratique marie peinture paysagiste et abstraction, reprenant à son compte un des grands axes du XX^e siècle. Smith macule la surface de ses toiles de solides empâtements d'une épaisseur appréciable, que la reproduction photographique peine à rendre de façon satisfaisante.

Ce couplage paysage-peinture abstraite n'est pas sans poser quelques problèmes. En effet, le genre, établi depuis belle lurette, a récemment été beaucoup repris. On peut remonter encore plus loin dans l'histoire, on pense à Turner, mais de plus, si l'on pense aux premières abstractions du XX^e siècle, dont l'élaboration s'est faite à partir d'une distillation et d'une épurée des traits formels du paysage, on se rend compte combien le genre est passablement chargé d'histoire. En vertu d'une logique moderniste et évolutionniste de l'art qui s'est imposée dans la première moitié du siècle jusqu'à la fin des années 60 (que l'on travaille heureusement à évincer depuis), on pourrait juger obsolète cette pratique, prétextant la difficulté aujourd'hui d'y ajouter quoi que ce soit. On voit bien le poids que charrient ceux qui veulent se mesurer à un genre terriblement éprouvé. Smith est un de ceux-là.

Des relents romantiques

On vient de faire mention de Turner et c'est précisément ce à quoi font penser certaines des toiles de Smith. En effet, il le nomme parmi les sources auxquelles il est retourné pour produire ses nouvelles toiles. Malgré la nature lyrique de l'abstraction devant laquelle nous place cette production, nulle part n'est-il question d'expressionnisme. La gestualité n'est pas appuyée, on n'y tient pas un discours basé sur l'expressivité d'un langage plastique associé au geste libéré du peintre sur la toile. Au contraire, c'est un processus d'une lenteur presque maladroite qui précède le coup final de pinceau. Smith révèle même qu'un tableau peut prendre quelques années à produire, et là-dessus, on est porté à le croire.

L'extrême précision avec laquelle est appliquée la couleur parvient à restituer une sensation vague du temps nécessaire à la réalisation de chaque peinture. Dans la plupart des toiles règne une atmosphère éthérée qui provoque un ralentissement de l'image. L'œil adhère à la surface qui le retient à force de lui faire rencontrer d'inces-

sants changements de texture, d'épaisseur et de coloration. De cette façon, Smith restaure un certain goût pour le romantisme. On sent l'épaisseur temporelle du rendu des toiles. La transition entre le motif paysagiste et le plan coloré de la toile tend à disparaître. De plus, on peut dire que Smith maîtrise avec un certain doigté la composition, alors qu'il parvient à créer des effets de profondeur à même la couche de couleur, par des jeux de lumière qui font plonger le regard au-delà de la barrière matérielle des pigments.

Les meilleures toiles de Smith présentées rue Sherbrooke sont celles où l'abstraction l'emporte légèrement sur la structure paysagiste de l'image. Paradoxalement, une des toiles qui retient plus assurément l'attention est Danger Water, de 1996. On y retrouve une coloration plus terne en comparaison de certaines autres. On sent bien la ligne d'horizon du paysage, mais la lumière ambiante est tamisée par les teintes violacées et la grisaille qui y prévaut. Les effets de brume et de suspension du temps sont bien réussis. La désolation suggérée par le titre dramatique convient à la lourdeur introduite par l'érosion «turnerienne» de la couleur. D'autres, comme Dawning, peut-être la plus intéressante des toiles présentées avec Figure in a Landscape, dont la structure lui ressemble, possèdent des caractéristiques plus directement inspirées de la peinture géométrique. Une large bande de couleur, plus monolithique, vient trancher la surface de la toile, près d'un des rebords du tableau, et contribue à rendre encore plus ambiguës les espaces représentés.

Ce qui ne revient pas à dire que toutes les toiles de Smith soient réussies. Dans ce type de production, la ligne qui sépare une toile dont l'impact est plus fort d'une autre moins appréciable est mince, me direz-vous, mais, vous en conviendrez peut-être si vous allez voir l'exposition, certaines de ces toiles renoncent à l'ambiguïté qui fait le succès des autres. C'est le cas de A Change of Season # 2. La ligne d'horizon est aussi camouflée dans l'ébullition de couleurs, mais là, la zone qui correspond au ciel est rendue avec un bleu très intense qui jure avec la subtilité du reste de la composition. La référence au paysage est trop fortement appuyée, les profils des éléments de figuration trop clairement définis.

La pratique de Smith est une relève de l'atelier. On sent derrière cette peinture les tourments de celui qui inexorablement s'est voué à la recherche, à l'intérieur d'un créneau très déterminé, de nouvelles solutions picturales. Livrée aux spéculations propres au support que Smith a choisi, sa peinture montre l'expérience au sein même de la substance de la peinture. Etant donné les paramètres qu'il s'est donnés, si on apprécie déjà le genre, on est comblé, sinon, il est préférable de laisser passer. Question d'affinités.

Si vous désirez suivre la production de cet artiste, notez qu'à partir du 19 avril prochain, Smith présentera d'autres toiles ainsi qu'une installation d'aquarelles intitulée Line of Trees, Burning, au local 502 de l'édifice Belgo (372, rue Sainte-Catherine Ouest). L'installation, comme le précise le communiqué de presse émis pour l'occasion, «explore la gloire et la désolation à travers une superposition de sites mémorés et inventés. Une imagerie de guerre empruntée à d'anciennes photographies crée des présences fantomatiques inscrites dans le paysage». À suivre.

VOYAGES LOISIRS

Spécialiste en voyages de groupe

EXPO «EDVARD MUNCH» À TORONTO 12-13 avril 1997

Musée royale de l'Ontario, Galerie d'art de l'Ontario, Collection MacMichael, voyage guidé en français: à partir de 160 \$ par personne en occupation double

MUSÉES À WASHINGTON 22-27 mai 1997

Collection Hyde, Hersheyworld, pays Amish, Smithsonian, Mt-Vernon, dégustation de vin avec dîner, voyage guidé en français: à partir de 749 \$ par personne en occupation double

TENNIS À ROLAND-GARROS 30 mai-8 juin 1997

transport aérien, hébergement (**), assistance à trois matchs (28, 29, 30 mai), excursions à Versailles et à Épernay, guidé en français. Contactez-nous pour les prix.

Renseignez-vous auprès de nos agents
au 252-3129 et 252-3130
du lundi au vendredi de 8h30 à 17h30.

MICHAEL SMITH
ŒUVRES RÉCENTES
JUSQU'AU 29 MARS
WADDINGTON & GORCE INC.
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

L'ESPRIT NOUVEAU L'ARCHITECTURE MODERNE À VANCOUVER 1938-1963



Graham Warrington, photographe;
D.C. Simpson, architecte.
Salle de séjour de la maison II de D.C. Simpson,
West Vancouver, 1954. Collection CCA.
Don de Barry Simpson et Gregg Simpson.
© 1997 Graham Warrington

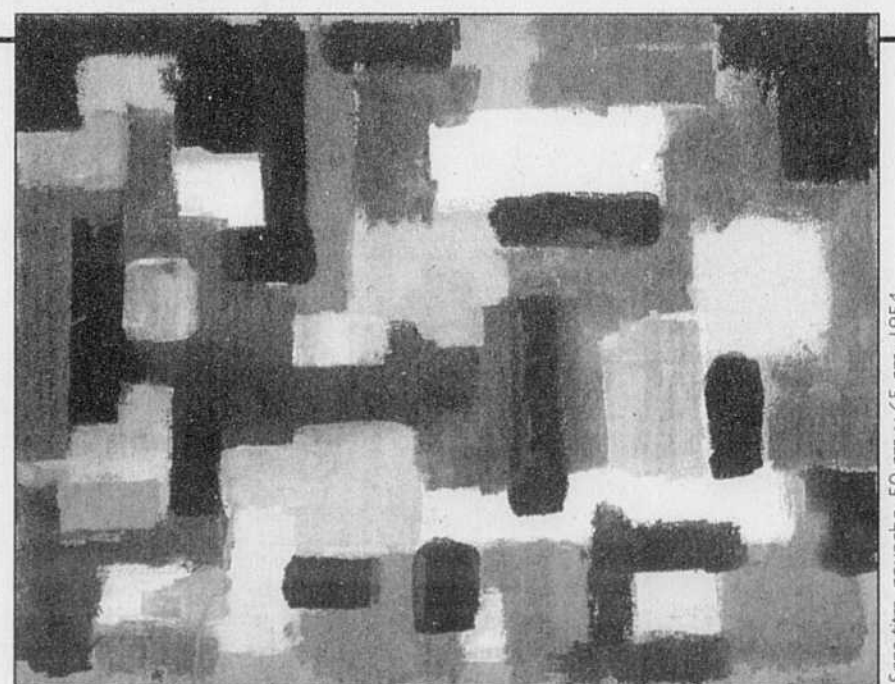
DU 5 MARS AU 25 MAI 1997

Des visites commentées sont offertes
les samedis et dimanches.

Le CCA remercie le ministère du Patrimoine canadien de son appui à l'exposition dans le cadre du Programme d'aide aux musées.
Le CCA remercie également les commanditaires Bell Canada et Téléglorie Canada Inc. de leur soutien au programme d'expositions 1997.

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6 514 939.7026

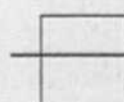


Sans titre, gouache, 50 cm x 65 cm, 1954

RITA LETENDRE

RÉTROSPECTIVE 1947-1997

œuvres sur papier



GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

LES ARTS

EXPOSITIONS

Nouvelles générations

Trois artistes proposent une réflexion et un discours appuyés sur l'origine des êtres et des choses

THOMAS CORRIVEAU
MARCEL SAINT-PIERRE

Galerie Verticale
1871, boulevard Industriel, Laval
Jusqu'au 16 mars

BERNARD LAMARCHE

L'endroit semble au bout du monde, mais mine de rien, à distance, on surveille assidûment ses travaux. La Galerie Verticale à Laval poursuit son engagement envers l'art contemporain et présente en ce moment les travaux récents des artistes Thomas Corriveau et Marcel Saint-Pierre. Corriveau est connu pour son travail sur la perspective et ses caprices, l'anamorphose, qu'il retrouve selon une formule renouvelée, délaissant les effets de narration pour un travail ciblant plus spécifiquement le monde de l'enfance. Saint-Pierre, quant à lui, si l'on considère un strict rapport à l'espace, sort radicale-

les images, orientant ses réflexions toujours sophistiquées sur des problématiques davantage chromatiques.

Ici, il emprunte, sauf pour une pièce, ses motifs à des photographies d'enfants, qu'il peint afin de les décortiquer et de les fractionner en fonction de leurs composantes formelles. Dans une large toile, un autoportrait vers l'âge de huit ans, il utilise le cercle chromatique qu'il peint à la surface de la toile comme si cet élément ajouté avait sucé la couleur de la photographie pour se l'accaparer, laissant le gris au fond. Comme venant s'ajuster au thème de l'enfance, le traitement kaléidoscopique de l'image y introduit un mode de visualité ludique qui complexifie d'autant plus son rendu. Corriveau, depuis le début de sa carrière, n'a jamais renoncé à ce savoir-faire captivant.

Une autre série de portraits, Jeune peinture, s'approprie les portraits photographiques d'enfance de cinq

peintres de la génération de Corriveau. On pourrait reconstruire ce que l'on vient de nommer comme un mode de vision infantile à cette galerie restreinte de portraits. Le plan du tableau est visité par une structure de cubes en perspective, grâce à une transparence inscrite à même la matière picturale. Reprenant une trame décorative qui joue comme un filtre perspectif, on pourrait aussi penser aux casse-têtes d'enfants, faits de cubes dont chacune des faces contient une imagerie découpée et à reconstituer. Si elle relève de cette réminiscence, la trame colorée sert par ailleurs, c'est beaucoup plus probant, à faire interagir entre elles les toiles. Les renvois et la réciprocité entre les œuvres ne se produisent plus dans les regards qui en émergent mais bien dans la luminosité de chacune, qui semble influencer ses voisines. Les facettes des cubes sont à lire relativement aux différents points de vue causés par notre déplacement dans l'espace de la galerie et à la surface de la toile, suggérant des profils variables.

En filigrane de cette exposition, avec deux autres portraits, un de sa fille et l'autre de sa meilleure amie, et l'œuvre déjà présentée à Sainte-Foy cet été, en hommage à sa mère, Corriveau aborde la question des générations et de la généalogie, celles de l'image et celles, plus intimes, de la famille. Celles de l'image aussi, en étudiant sa genèse. Ce thème, on le retrouve également ailleurs. En peignant ses confrères peintres, en rendant en quelque sorte hommage à la génération de peintres à laquelle il appartient, Corriveau tente une incursion du côté d'un axe que l'on retrouve couramment dans l'histoire de la peinture, celui des générations de peintres, que l'on aborde comme faisant partie des mythes d'artistes. Par les problèmes formels que l'artiste s'impose, qu'il relève avec brio, pour les thèmes que ces solutions sous-tendent, tout porte à croire que l'on est en face d'une excellente peinture. Le détour, et c'en est tout un vu la localisation de la galerie, en vaut amplement la chandelle.

La technique de Saint-Pierre

On connaît très bien les striures colorées des toiles de Marcel Saint-Pier-

re. On en sait peut-être moins sur sa technique. Pour fonder la matrice de ses toiles, l'artiste imbibe de couleur un coton qu'il dépose et plisse sur un polythène. Les traces laissées sont ensuite complétées pour former les réseaux linéaires de ses tableaux, résultats d'un transfert de la couche de pigments du plastique sur la toile à l'aide d'un encollage préalable. Alors qu'il a toujours dit détruire ces tissus, il les nouait et les conservait à dessein. Pas très loin des pliures de ses tableaux, Saint-Pierre expose les restes de cette longue cuisine. Au mur, de la petite salle, une constellation de petits nœuds révèle une facette refoulée de sa production picturale. Il s'agit pour l'artiste-théoricien de faire le point sur une réflexion entamée depuis toujours

sur le pli et ses implications théoriques, dans une petite brochure qui accompagne l'exposition. Il y va de passer, ne serait-ce que momentanément, à la troisième dimension, de s'essayer à la sculpture.

N'empêche, bien que ce travail sur l'informe et l'abject (il y a un jeu de repoussoir indéniable) soit tout à fait dans le ton des recherches actuelles en théorie de l'art, on ne peut s'empêcher de penser que cet informe-là le reste peut-être trop. Visuellement, malgré la cohérence du propos, avec la production précédente et la belle métaphore archéologique, ça reste au niveau d'une bricole plus ou moins convaincante. D'autres nœuds, plus gros, attirent plus longuement l'attention. Des torsades de verre, de ciment,

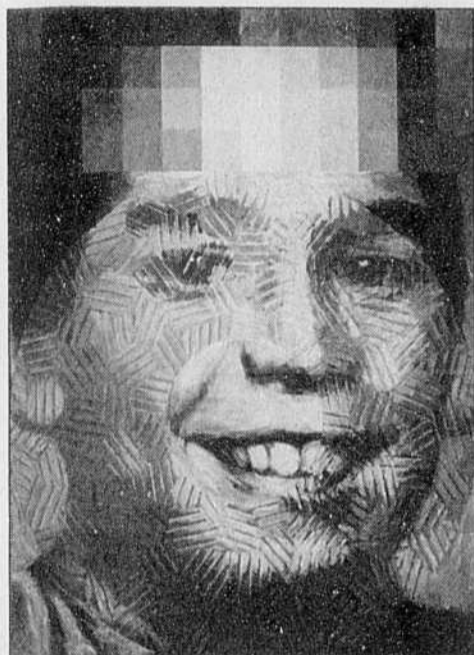
de tissus rigides sont présentées comme des sculptures traditionnelles sur des socles. Là, le jeu sur l'informe charge ces objets d'une teneur plus énigmatique, pour reprendre ses mots. À suivre.

CAROL DALLAIRE

Galerie Vox
4060, boulevard Saint-Laurent
Local 101
jusqu'au 16 mars

Quelques mots seulement pour parler du travail fort réussi de Carol Dallaire à la Galerie Vox. Dallaire présente une frise faite de triptyques infographiques qui vient souligner le rectangle de la galerie. Il récupère des images pornographiques sur Internet,

qu'il manipule très adroitement. Parfois, il n'en conserve que des détails, qui toujours cherchent à garder le secret de leur nature. Il ne se contente pas d'étirer certaines images, d'en faire des anamorphoses, il modifie leur surface en exacerbant une trame qui en brouille la lecture davantage. Qui plus est, cet effet de neige est patiemment organisé de façon à créer des zones de mouvement à la surface totalement matte des œuvres. L'iconographie morcelée tend à disparaître dans ce tourbillon numérique. Les œuvres réclament un spectateur attentif. L'effet déstabilisateur est parfaitement réussi. Au point où un certain désir est réactivé pour ces images éteintes, ce qui n'est pas peu dire. N'hésitez pas un seul instant à vous y rendre.



THOMAS CORRIVEAU

Sans titre, 1995-1997, de Thomas Corriveau.

ment de sa production usuelle, dans la mesure où il passe à des œuvres tridimensionnelles alors qu'il nous a habitués essentiellement à de la peinture au cours des dernières années. Il occupe l'espace de la petite salle. Le premier poursuit sa démarche qui tient d'une belle interaction entre les œuvres, le second semble entamer des travaux d'une nouvelle nature, bien qu'ils aient une saveur rétrospective.

Depuis quelque temps, Corriveau avait développé une production qui mettait en scène divers procédés narratifs. Des circuits de regards se tissaient entre des éléments d'architecture vernaculaire habités de portraits dépeignant leurs habitants s'observant. Ailleurs, chez Dazibao en 1993, ce sont entre autres des images tirées de romans-photos qui venaient recouvrir de petits blocs en perspective, organisés au mur en villages grouillants de clichés, aux sens photographique et doxique du terme, de relations de couples. Pour l'exposition à la galerie Verticale, la figuration toujours affirmée de cette production devient prétexte à d'autres problèmes de peinture, plus formels en un sens et nettement moins narratifs. Conservant les relations entre les diverses composantes de l'image photographique, la couleur, la figuration, le noir et blanc, Corriveau démultiplie les liens entre

ment aux différents points de vue causés par notre déplacement dans l'espace de la galerie et à la surface de la toile, suggérant des profils variables.

En filigrane de cette exposition, avec deux autres portraits, un de sa fille et l'autre de sa meilleure amie, et l'œuvre déjà présentée à Sainte-Foy cet été, en hommage à sa mère, Corriveau aborde la question des générations et de la généalogie, celles de l'image et celles, plus intimes, de la famille. Celles de l'image aussi, en étudiant sa genèse. Ce thème, on le retrouve également ailleurs. En peignant ses confrères peintres, en rendant en quelque sorte hommage à la génération de peintres à laquelle il appartient, Corriveau tente une incursion du côté d'un axe que l'on retrouve couramment dans l'histoire de la peinture, celui des générations de peintres, que l'on aborde comme faisant partie des mythes d'artistes. Par les problèmes formels que l'artiste s'impose, qu'il relève avec brio, pour les thèmes que ces solutions sous-tendent, tout porte à croire que l'on est en face d'une excellente peinture. Le détour, et c'en est tout un vu la localisation de la galerie, en vaut amplement la chandelle.

La technique de Saint-Pierre

On connaît très bien les striures colorées des toiles de Marcel Saint-Pier-

mousseau



jusqu'au 27 avril 1997



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Métro Place-des-Arts - Téléphone : (514) 847-6212

LE DEVOIR

Hydro
Québec

Pentacom
Stratégie-Créativité



CENTRE DES ARTS SAIDYE BRONFMAN

Le programme Arts et Connaissance
en association avec l'École des beaux-arts présente

CHANTAL PONTBRIAND

directrice de la revue d'art contemporain PARACHUTE

dans un entretien avec Marie-Michèle Cron

Le lundi 10 mars à 19 h 30

Dans le théâtre - Entrée gratuite

5170, Ch. de la Côte-Sainte-Catherine Info: 739-2301, 321

Saidye Bronfman
CENTRE DES ARTS
CENTRE FOR THE ARTS

Dernier délai pour Commerces Design!

■ Commerçants de Montréal qui avez rénové boutique avec l'aide d'un professionnel depuis moins de trois ans, et vous, architectes ou designers qui avez refait un commerce, vite!, envoyez votre candidature avant lundi, 10 mars, 17 h, et courez la chance de vous distinguer au chic concours Commerces Design Montréal.

Les gagnants bénéficieront d'une couverture médiatique évaluée à 175 000 \$, avec dépliants, pub, maxilancement multimédias à Musique Plus, etc. Il s'agit là de prix prestigieux, fruits d'une sélection experte faite par un jury de haut calibre, présidée cette année par René Homier-Roy.

Les bulletins de participation attendent les professionnels à leurs associations respectives (à l'OAQ pour les architectes, à la SDIQ pour les designers) ou sont disponibles à la Ville, au 872-0573.

Ironie, ô ironie

■ Organisé conjointement par la Ville de Montréal et la Société des designers d'intérieur du Québec, le concours Commerces Design Montréal veut encourager les commerçants à faire appel aux professionnels du design pour embellir le décor de nos rues. En fait, il agit dans le sens réclamé à cor et à cri par la profession, depuis des lustres: accroissement des maillages entre pros du design et gens d'affaires, soutien à la qualité, sensibilisation du public, diffusion élargie d'exemples de réussite...

Cette année, ses deux organisatrices, Sylvie Champagne de la SDIQ et Marie-Josée Lacroix, commissaire au design à la Ville, ont ramé comme des bêtes pour réunir les fonds nécessaires.

Dans le même temps, ô ironie, le ministère canadien du Développement des ressources humaines finançait une étude pancanadienne de 450 000 \$, pour «donner un cadre aux efforts visant à stimuler la croissance du secteur design au Canada et à en assurer la prospérité». Son achèvement était annoncé, en grande pompe, la semaine dernière.

Ses recommandations? Celles reconisées à cor et à cri par la profession, depuis des lustres: accroissement des maillages entre pros du design et gens d'affaires, soutien à la qualité, sensibilisation du public, diffusion élargie d'exemples de réussite...

Si je voulais être méchante, je dirais que ce demi-million, plutôt que de servir à réimprimer ce que tout le monde sait déjà, aurait été mieux employé à aider des initiatives comme Commerces Design, qui n'ont pas attendu la parution de ce rapport pour en appliquer les préceptes.

Mais comme, au Devoir, on est toujours très très gentil et jamais jamais de mauvaise foi, je préfère souligner que ce rapport, intitulé *Façonner le Canada de demain grâce au design*, est le résultat d'une large consultation d'importantes personnes-ressources, qu'il semble offrir un portrait complet du secteur design et de ses manques. Et enfin qu'on peut se le procurer à la Direction des partenariats des ressources humaines Canada, en télécopiant au (613) 957-2698.

FORME



Youpi, c'est le FIEA

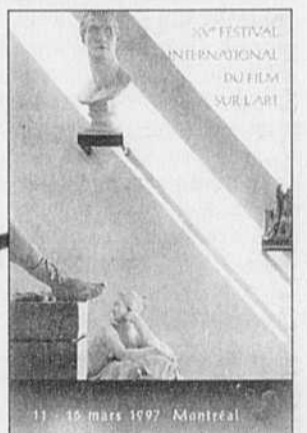
■ Consolation des longs hivers, le Festival international des films sur l'art débute ce mardi. La plupart des films sur le design et l'architecture seront projetés le week-end prochain (samedi 15 mars, j'aurai la joie d'en faire ici la recension). D'ici là, je conseille aux vrais amateurs de prendre de l'avance, s'ils ne veulent pas virer zombies, en passant leur samedi, de 14 h à minuit, dans la salle du Centre canadien d'architecture. Un petit voyage en Italie, pour commencer? A voir donc:

Carlo Scarpa

L'affiche du FIEA 97 représente le musée Canova, œuvre de l'architecte italien Carlo Scarpa (1906-1978). Le film nous entraîne à Venise et autres lieux parmi les plus beaux d'Italie, que Scarpa a réussi à rehausser par sa touche moderne mais complexe. La prise de vue est superbe. Les interviewés qui nous guident (des collègues de Scarpa et aussi des artisans), touchants par leur admiration, nous apprennent dans le détail à mieux regarder. Une leçon de raffinement (au CCA, mercredi 18 h; vendredi 16 h).

Arte Negata

Le film précédent montre ce que l'Italie est capable de faire de mieux avec ses vieilles pierres, celui-ci montre ce qu'elle fait de pire. Sculptures en poubelle ou en cage, palais en ruines: la caméra scandalisée fait enquête sur l'état d'abandon de pans entiers d'un patrimoine après lequel le monde entier soupire. Ça fait de la peine... mais vu du Québec, la quantité de chefs-d'œuvre sous laquelle croule cette pauvre Italie nous rend plus compréhensifs que les historiens de l'art qui s'indignent à l'écran. Certaines séquences n'offrent pas moins des visions apocalyptiques (au MBAM, vendredi 21 h).



Et aussi...

■ L'Assomption expose, en maquettes et images, les quatre projets d'architecture parmi lesquels elle a choisi, par voie de concours, sa future salle de spectacles. Auriez-vous choisi la même? A voir de mercredi à samedi, 12 au 15 mars, au Centre communautaire, 379 rue Dorval, à L'Assomption, (514) 589-9198.

SOPHIE GIRONNAY

Toronto — À vingt minutes du centre de Toronto, dans le quartier polonais, un groupe d'immeubles industriels loge des artistes, une galerie renommée, un encadreur et Crinion Associates. «Lété, on descend tous faire des fêtes ensemble dans la cour.» Affable, décontracté, Jonathan Crinion, 43 ans (et toutes ses belles dents) me reçoit dans son loft immense, encombré de classeurs à dessins, de prototypes en carton, de meubles en vrac.

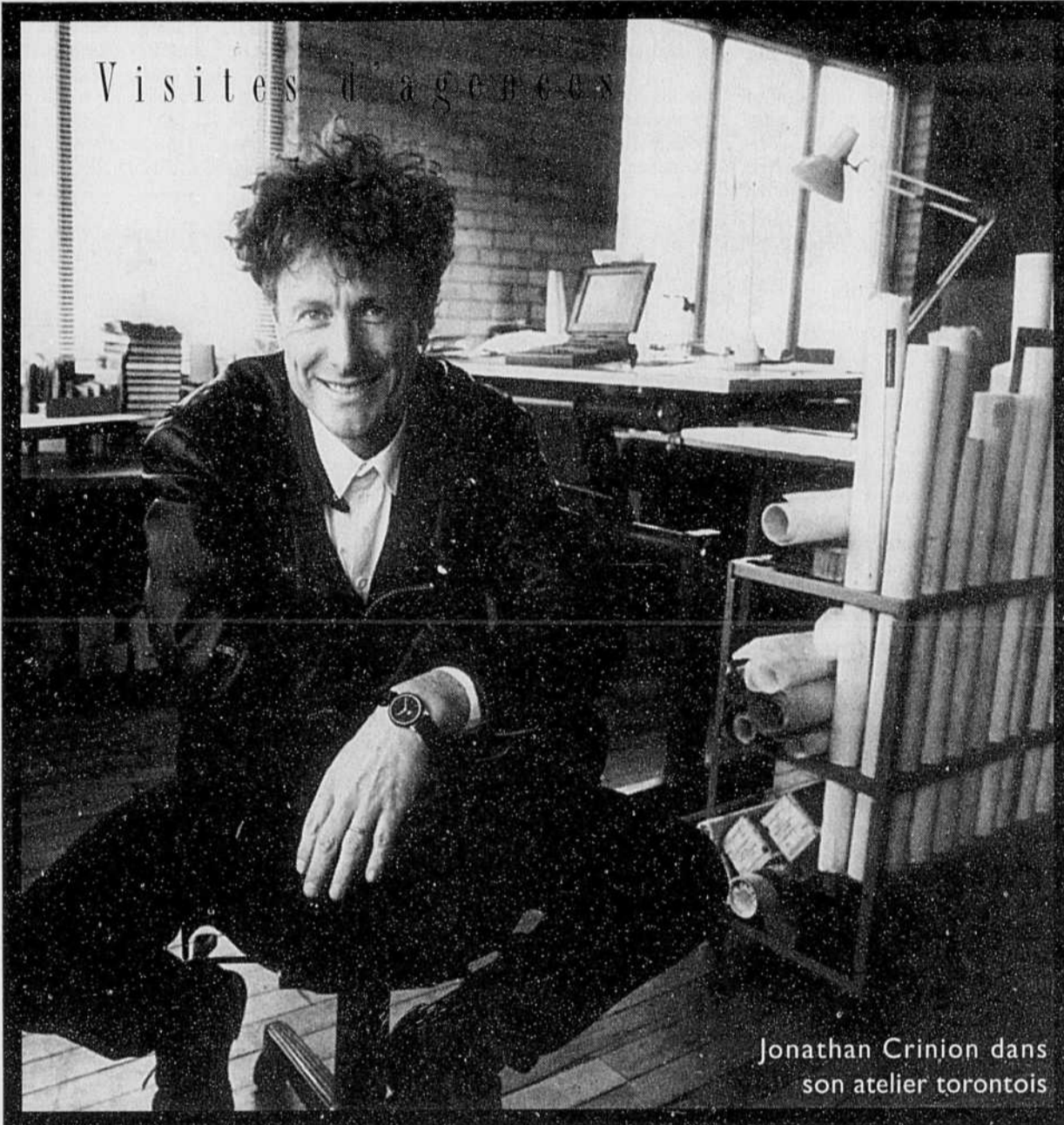
Un lieu de travail supercool, qui reflète assez peu la carrière superclasse et les produits superclean de ce designer industriel de choc.

Avant Jonathan Crinion, aucun designer au Canada n'avait réussi à créer des meubles pour une compagnie de Milan aussi prestigieuse que Tecno. C'est là son dernier bon coup, mais pas le premier! Quand il a refait une ligne de mobilier de bureau pour Knoll à New York en 1993, la compagnie a vu ses revenus grimper de 25 % dans l'année. En 1994, le magazine américain *International Design* 40 nommait Crinion parmi les 40 meilleurs au monde. Sa première création, la chaise Gazelle, qui date de 1986, continue de se vendre par centaines dans plusieurs pays, et vient d'être adoptée par les bureaux Disney. «Hier, on m'a appelé parce qu'on veut la mettre sur un timbre poste!», raconte-t-il amusé, mais flatté aussi.

«Bien sûr que c'est possible de s'exporter, pour un designer canadien. Mais, à cause de l'état lamentable de notre système d'éducation en design, j'évalue à cinq maximum le nombre de designers actuels qui en ont vraiment les capacités.» Jonathan Crinion peut se permettre d'être sévère. Une année de stage, en 1988, dans les bureaux du grand architecte londonien Sir Norman Foster, et bien des voyages depuis, l'ont initié aux exigences de qualité du marché international. «L'un des points forts de Crinion Associates, c'est sa perspective globale et notre connaissance des différences culturelles. C'est essentiel. On ne peut pas se contenter de tourner en rond dans son petit milieu, surtout au Canada.»

Ce qui caractérise le travail de Crinion, ce n'est pas tant le contour épuré de ses objets, déjà remarquable, que le long exercice de réflexion dont ils sont l'aboutissement. «Chez Foster, j'ai appris la rigueur», dit-il. Plus mécanicien que sculpteur, Crinion part du noyau de l'objet pour en repenser l'utilisation, et ne se prive pas pour apporter des solutions fraîches et novatrices.

Un beau matin d'il y a plus de dix ans, un client est venu le trouver avec une idée à mettre en forme. Une idée vraiment révolutionnaire. Pour Pinpoint Retail Systems, Jonathan Crinion



Jonathan Crinion dans son atelier torontois

nion dessina donc les tout premiers appareils à cartes de débit de type Interac. Suivit une caisse enregistreuse pour petits commerces, permettant de tenir à jour électroniquement sa comptabilité et son inventaire. Dans quelques semaines, ses guichets automatiques pour la Scotia Bank seront visibles dans toutes les rues d'Ontario.

Mais son petit côté pionnier, lui donne vraiment libre cours dans les projets qu'il conçoit à partir de ses propres idées «parce qu'on ne peut pas s'en défendre et qu'il faut bien se les sortir de la tête en attendant de trouver le fabricant qui en voudra.» Par exemple, il a imaginé un ventilateur à cellules photovoltaïques (c'est-à-dire qui fonctionne grâce au soleil). Et aussi une éolienne de taille compacte capable d'alimenter une maison en électricité (idéale pour le chalet!)

Ce naturel créatif n'a pas empêché Jonathan Crinion d'étonner les Milanais par son approche marketing. «En Italie, les designers travaillent seuls, puis vont ensuite proposer des choses aux fabricants, qui eux décident, après cela, s'ils vont produire ou non. Mais

moi, quand les gens de Tecno m'ont demandé de leur montrer les projets que j'avais, j'ai dit: non! C'est à vous de m'expliquer, en tant que compagnie, quels sont vos besoins. Je dois d'abord analyser la gamme de vos produits et connaître ses manques. Pourquoi créer un bureau de luxe de plus, quand c'est votre mobilier de base qui a besoin d'être repensé?»

Totalement séduit par l'Europe, Crinion compare: «En Amérique, on est toujours pressé de mettre le produit en vente pour en tirer vite de l'argent. Quand on vous commande un design, c'est souvent pour hier. Sur le temps total d'élaboration, 10 % seulement sera consacré à la conception et les 90 % restants à la production. En Europe, la proportion est inverse. On met 90 % du temps à réfléchir au concept, pour s'assurer qu'il est valable. On perfectionne les détails. Et on n'a pas peur de reprendre un produit déjà sur le marché pour l'améliorer, parce que quand les gens achètent, c'est pour longtemps.»

Gazelle, chaise empilable d'intérieur et de jardin, en métal, pour Area, 1986



Bientôt en timbre poste!

Jonathan Crinion

Écran d'ordinateur miniature à cristaux liquides

Terminal de paiement universel, pour Esso, 1990

IDÉ

Douzième appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 1

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Pour ce faire, il offre un programme de contributions en deux volets.

Le volet 1 du programme s'adresse aux designers, aux partenariats entre designers et entreprises et aux entreprises qui possèdent un service intégré de design; il vise par-

ticulièrement les petites et moyennes entreprises de la grande région de Montréal.

Le volet 1 du programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les outils de design). Sont admissibles les projets de recherche en design reliés au secteur indus-

triel; à la mode; à l'architecture; à l'architecture du paysage; au design d'intérieur; au graphisme; à la production multimédia; à l'urbanisme. Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit.

Contributions maximales:

50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

Réception des formulaires de proposition: Jusqu'au mardi 22 avril 1997, avant 16 heures.

Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h.